

## POUVOIRS DES MATHÉMATIQUES

*La Mathématique. I: Les lieux et les temps*, dir. Claudio BARTOCCI et Piergiorgio ODIFREDDI, Paris, CNRS Éditions, 2009, xviii-845 p., index.

Ce livre, traduction française d'un ouvrage publié en Italie en 2007, est le premier volume d'un projet international consacré au savoir mathématique, qui en comporte quatre. Il en constitue la partie historique, tandis que les prochains tomes seront consacrés aux questions théoriques (vol. 2), et aux liens entre les mathématiques et d'autres domaines de connaissances (vol. 3 et 4). Ouvrage collectif regroupant 27 contributions, à mi-chemin entre l'encyclopédie et le livre de vulgarisation, il présente un large panorama des lieux et des carrefours où se sont développés et diffusés les savoirs mathématiques au cours du temps. Loin de se satisfaire d'une vision unitaire et linéaire du développement des sciences mathématiques où les théories et les grands hommes se succèderaient les uns aux autres, ce livre met l'accent sur le caractère « polycentrique » (p. xi) de l'élaboration des connaissances et insiste sur les aspects intrinsèquement sociaux et culturels de la recherche mathématique. De ce fait, les différents articles ne s'attachent pas à décrire l'émergence de théorèmes ou de concepts ; ils montrent, en revanche, comment certains lieux, imprégnés d'une culture spécifique et obéissant à une organisation sociale et/ou institutionnelle particulière, ont pu constituer le creuset de nouveaux savoirs mathématiques à des époques données, et comment ces savoirs, voyageant d'un lieu à un autre, ont pu être transmis, modifiés, réélaborés ou, parfois, perdus.

Si l'ouvrage n'est pas structuré en sous-parties, on peut néanmoins saluer la large place qui est accordée aux mathématiques extra-européennes pour les périodes anciennes et médiévales (voir les articles de Jens Høyrup « Les origines », p. 11-40 ; Serafina Cuomo, « Les mathématiques classiques et hellénistiques », p. 41-71 ; Fabio Acerbi, « Une école mathématique alexandrine ? », p. 73-101 ; Karine Chemla, « Mathématiques et culture. Une approche appuyée sur les sources chinoises les plus anciennes connues », p. 103-152 ; Kim Plofker, « L'Inde ancienne et médiévale », p. 153-171 ; Marcia Ascher, « L'Amérique précolombienne », p. 173-197 ; Ahmed Djebbar, « Panorama des mathématiques arabes », p. 199-232). Certaines de ces contributions constituent à mon sens les plus intéressantes du livre, car elles mêlent un exposé clair des avancées récentes de la recherche historique à une véritable analyse

des pratiques mathématiques spécifiques aux cultures étudiées, qui sont examinées précisément à partir de sources et d'exemples concrets. Le lecteur accède ainsi à d'autres *façons de faire* des mathématiques, dont il comprend les enjeux sociaux et culturels. Il convient également de signaler ici l'article de Karine Chemla, dont la portée méthodologique dépasse de loin celle des contributions que l'on trouve habituellement dans ce type d'ouvrage: l'auteur propose de définir rigoureusement ce que peut recouvrir la notion de « culture » dans le cas de l'activité mathématique, en illustrant le propos à partir de documents de la Chine ancienne.

En revanche, les périodes moderne et contemporaine demeurent centrées sur le monde occidental (Europe et États-Unis), si l'on excepte deux articles sur le Japon (Tsukane Ogawa et Kenji Ueno, « Le Japon de l'époque Edo », p. 451-466; Kenji Ueno, « Le Japon moderne », p. 717-733). On peut regretter, en particulier, que l'accent ait été mis sur les « grands » centres de production des savoirs (Paris, Göttingen, Berlin, Yale, Harvard, Cambridge, etc.), quand rien ne transparait de la « périphérie » mathématique, dans laquelle, pourtant, ces savoirs se consolident et s'ancrent dans une culture mathématique commune, à une large échelle.

Les articles consacrés à la période moderne sont peu nombreux, mais très complémentaires dans leurs approches. On y croise des « grandes figures », comme Newton et Leibniz (Michel Blay, « hfini et mathématisation du mouvement au xvii<sup>e</sup> siècle », p. 399-423), mais aussi des mathématiciens moins connus (Antoni Malet, « L'émergence du calcul infinitésimal en Grande-Bretagne », p. 367-423), dont l'étude donne au lecteur une image plus inhabituelle des mathématiques de la période. De même, la focale varie de l'analyse détaillée d'un problème précis (Jean Dhombres, « Calcul et invention dans les mathématiques françaises du xvii<sup>e</sup> siècle », p. 317-361) à l'étude plus large des conditions structurelles de l'exercice de l'activité mathématique (Jeanne Peiffer, « Mathématiciens à la Cour et à l'Académie », p. 427-450).

Enfin, la période contemporaine est très largement représentée, avec 11 articles. Un point fort de l'ouvrage réside d'ailleurs dans l'importance accordée aux liens entre l'enseignement et la recherche aux xix<sup>e</sup> et xx<sup>e</sup> siècles. Ainsi, plusieurs articles portent sur des universités ou des écoles, et donnent à leurs auteurs l'occasion, d'une part, de montrer comment les systèmes d'enseignement des sciences et, de manière plus large, les organisations éducatives, contribuent à façonner des cultures mathématiques particulières et, d'autre part, de mesurer l'autonomie relative de ces structures institutionnelles: si certains pôles se développent dans une atmosphère de concurrence (voir les articles de Rossana Tazzioli, « Göttingen et Berlin au xix<sup>e</sup> siècle », p. 501-524; Sergueï Demidov, « Saint-Petersbourg et Moscou, deux capitales », p. 665-686), d'autres ne prennent leur essor que grâce à la circulation internationale des hommes et des idées (voir les articles de Joseph Dauben et Karen Hunger-Parshall, « Des *Liberal Arts College* aux universités de recherche aux États-Unis: Harvard, Yale et Princeton », p. 525-553, et « Évolution de la recherche universitaire aux États-Unis: Johns Hopkins, Chicago et Berkeley », p. 555-581, ainsi que celui d'Umberto Bottazzini, « L'Italie de l'Unité à la Première Guerre mondiale », p. 583-618, ou encore celui de Giorgio Bolondi, « La France du xx<sup>e</sup> siècle: le phénomène Bourbaki », p. 687-715). Si l'ouvrage s'avère être une mine d'informations pour des lecteurs non spécialistes,

on peut regretter ici la relative homogénéité des approches. De fait, l'accent est mis sur les aspects « externes » et institutionnels des mathématiques, sans que rien ne soit véritablement montré de la pratique elle-même : on connaît ainsi les conditions de travail et d'enseignement des mathématiciens, parfois les sujets sur lesquels ils travaillent, mais on n'apprend rien de la manière dont ils exercent concrètement – c'est-à-dire « sur le papier » – leur activité, ni des liens entre cette pratique des mathématiques et les infrastructures dans lesquelles elle prend place.

Néanmoins, et en dépit des quelques réserves mentionnées, *La Mathématique. Les lieux et les temps* remplit tout à fait la fonction encyclopédique qui lui est assignée : les historiens des mathématiques y trouveront des lectures agréables et instructives sur des domaines dont ils ne sont pas nécessairement spécialistes ; le « grand public » et les étudiants y puiseront des connaissances sur des sujets dont certains demeurent rarement traités dans ce type d'ouvrage, ainsi que des outils pour aller plus loin, grâce à la présence d'une bibliographie à la suite de chacun des articles. Par la diversité des sujets traités, des périodes abordées et des orientations méthodologiques retenues, cet ouvrage constitue une belle démonstration de la richesse de l'histoire des mathématiques comme domaine de recherches.

Caroline EHRHARDT

Francesca ROCHBERG, *The Heavenly Writing. Divination, Horoscopy and Astronomy in Mesopotamian Culture*, Cambridge, Cambridge University Press (Paperback), 2007, xxvi-331 p., bibliogr., index.

Cet ouvrage propose une synthèse très bien articulée et stimulante de l'ensemble des recherches menées depuis un siècle et demi dans le domaine des « sciences astrales » en Mésopotamie ancienne. J'emploie à dessein cette expression floue, puisque les recherches en question montrent précisément que l'étude des phénomènes célestes, dans ce contexte culturel, recouvre un ensemble très vaste, allant de corpus et de pratiques divinatoires jusqu'à des textes de « théorie astronomique », que les historiens rattachent traditionnellement au domaine des sciences exactes. Ce type d'astronomie théorique n'a été développé qu'assez tardivement en Mésopotamie ancienne, les premiers relevés de positions célestes permettant des prévisions remontant au mieux à la seconde moitié du 1<sup>er</sup> millénaire avant Jésus-Christ, alors que la littérature divinatoire est attestée depuis bien plus longtemps.

Or, qu'il faille mettre à chaque fois des guillemets pour parler d'« astronomie théorique » au sujet d'une partie de ce corpus, ou distinguer entre ce qui relève de « l'astronomie » ou de « l'astrologie » est très précisément ce qui est principalement mis en question dans l'ouvrage de Francesca Rochberg. S'il est bien possible, comme elle l'indique, de distinguer des genres de textes (un relevé de prédictions sous la forme d'une apodose suivie d'une conclusion n'est pas la même chose qu'un relevé

de positions astrales, par exemple), il n'est pas possible de confirmer, sur la base des textes mésopotamiens eux-mêmes, un certain nombre de distinctions épistémologiques permettant de distinguer ce qui relève en eux d'une « activité scientifique » ou non. Les classifications et oppositions contemporaines ne permettent pas de rendre compte de la cohérence des corpus visés entre eux et avec le milieu socioculturel qui les a produits et utilisés, à savoir les scribes qui rédigeaient, recopiaient ou utilisaient ce corpus dans leurs fonctions sacerdotales.

Pour bien étayer la démonstration de ce point central, l'ouvrage est structuré « en boucle ». Il débute par un chapitre historiographique, récapitulant les différentes manières dont on a appréhendé, depuis un siècle et demi, les différents corpus envisagés et à quelles catégories épistémologiques ces approches se rattachaient à chaque fois, et s'achève par une remise à l'épreuve de ces catégories, non plus seulement au regard de l'histoire de l'histoire, en quelque sorte, mais bien au regard de l'ensemble du corpus décrit dans les chapitres intermédiaires.

Ainsi, le second chapitre situe la littérature des présages célestes, et notamment la série canonique intitulée *Enuma Anu Enlil* qui était la série à la fois de référence et de légitimation pour les érudits qui s'en servaient, dans l'ensemble de la littérature divinatoire. Les ouvrages liés à la pratique divinatoire ont en effet en commun une structure caractéristique que l'auteur décrit avec soin, en signalant les nombreuses discussions que la forme standardisée de ces tables soulève et a soulevées.

Les trois chapitres suivants se concentrent sur un corpus particulier, relativement tardif dans l'histoire des sciences astrales en Mésopotamie antique: celui des horoscopes de l'époque séleucide (trois derniers siècles avant l'ère chrétienne). Il s'agit de relevés de positions planétaires dont le but, original au regard de périodes antérieures, est de prédire des destinées individuelles. Ce corpus revêt une importance centrale pour l'argument de Rochberg, puisqu'il est à la fois en lien et en continuité avec la littérature de divination astrale traditionnelle (chap. 5) et avec la littérature dite astronomique, dont l'essor est également tardif (cinq derniers siècles avant notre ère). Le chapitre 4 propose une liste de ces « sources astronomiques » auxquelles les horoscopes séleucides sont étroitement liés, et se conclut par une passionnante discussion sur les conséquences qu'on peut tirer: peut-on interpréter l'existence même du corpus astronomique comme une réponse aux besoins de données précises créées par l'établissement de ces horoscopes? L'auteur montre que la réponse est d'un côté négative, au sens où on ne peut expliquer l'intérêt pour « l'astronomie théorique » et le développement des outils associés au seul regard des nécessités de « l'astrologie horoscopique »; mais qu'on ne trouve nulle trace, d'un autre côté, d'une opposition épistémologique, de la part des acteurs, entre les deux activités correspondantes. La conclusion la plus plausible est donc qu'il s'agit pour eux de deux branches complémentaires d'un même ensemble cohérent. Le chapitre 6, en bonne logique, essaie dès lors de cerner de plus près le milieu des scribes érudits qui s'occupaient de sciences astrales. Il montre, en particulier, que leurs fonctions étaient à peu près systématiquement liées à des pratiques religieuses et cultuelles.

Le dernier chapitre revient finalement sur les questions épistémologiques centrales pour les historiens des sciences qui s'intéressent aux corpus décrits dans cet ouvrage. Doivent-ils considérer en effet qu'il s'agit là de « science » et selon quels critères précisément? La première partie du chapitre relie avec beaucoup de justesse ce problème épistémologique au problème historique posé par la transmission de la « science mésopotamienne » (en termes de cultures et de périodes) – car la question est bien de savoir *ce qui* s'est transmis, et s'il faut en particulier exclure ou non de « la science » les procédures divinatoires. La discussion de l'auteur sur ce point est extrêmement subtile et bien informée – comme tout le reste de l'ouvrage d'ailleurs. Elle isole deux critères qui lui semblent applicables de l'extérieur pour caractériser une certaine cohérence des corpus considérés : le critère *empirique* (prise en compte des phénomènes « observables », en tenant compte toutefois de la définition nécessairement culturelle de cette notion) et le critère *pragmatique* (qui renvoie au fait que tous ces corpus visaient à une forme de prédiction). La subtilité de la discussion tient à ce que Rochberg présente ces deux critères comme applicables à l'ensemble du corpus, mais *pas toutefois de la même façon* si on s'intéresse aux textes proprement divinatoires ou à ceux qui proposent une « théorie mathématique » à partir de laquelle la variabilité des phénomènes célestes cycliques peut être évaluée.

À l'issue d'un exposé aussi passionnant que bien informé, une partie de l'argumentation toutefois peut laisser au lecteur un sentiment de frustration. En effet, une des questions posées par cette étude est de savoir dans quelle mesure les textes de « sciences exactes » et les fameux « modèles mathématiques » qu'on prête aux anciens calculateurs mésopotamiens renvoient bien à une culture cohérente, qui fait des agents divins les « écrivains du monde » faisant fonction de « juges », les signes célestes étant lus comme des sortes de verdicts à déchiffrer. Ici il me semble qu'il aurait fallu mettre en question la notion même de *modèle*, souvent qualifiée de « mathématique ». Cette notion, dont l'usage s'est répandu dans les milieux scientifiques au cours du xx<sup>e</sup> siècle, a été allègrement adoptée par les historiens pour parler des astronomes anciens et plus ou moins comme si la chose allait de soi. Pourtant, il est évident que Ptolémée, par exemple, donnait à son activité théorique un sens philosophique tout autre que les scientifiques modernes (comme l'avait déjà signalé Liba Taub et comme l'ont rappelé, plus récemment, Jacqueline Feki et Alexander Jones). Ces exemples devraient nous encourager à poursuivre dans la voie indiquée par l'auteur et à ne pas accentuer artificiellement des différences méthodologiques.

Quoiqu'il en soit, ce livre est appuyé sur une connaissance particulièrement impressionnante du vaste domaine des sciences astrales mésopotamien et ouvre avec beaucoup de finesse, mais de manière accessible, un champ de questions passionnantes et très bien cernées. Les conséquences qu'on peut en tirer dépassent de loin la culture considérée et engagent un questionnement sur les sciences astrales dans la période dite prémoderne.

Alain BERNARD

Eleanor ROBSON, *Mathematics in Ancient Iraq. A Social History*, Princeton, Princeton University Press, 2008, xxiii-441 p., bibliogr., index.

L'ouvrage d'Eleanor Robson marque clairement une nouvelle approche d'un domaine de recherche initié au début du xx<sup>e</sup> siècle, par les travaux de François Thureau-Dangin (*Textes mathématiques babyloniens*, Société Orientale, Leiden, 1938) et Otto Neugebauer (*Mathematische Keilschrift-Texte*, Berlin, Springer, 1935-1937, 3 vol.): l'histoire des mathématiques du Proche-Orient ancien.

Ce renouveau est explicité dans le titre même. Tout d'abord, en substituant « *Ancient Iraq* » au terme « Mésopotamie », habituellement employé dans l'historiographie, l'auteur évite volontairement de considérer cette région du Proche-Orient à travers le prisme de l'hellénisation. Cette dernière posture s'est souvent traduite, dans les travaux précédents, par une analyse et une classification des pratiques mathématiques anciennes à la lumière du miracle grec et de la tradition occidentale postérieure ainsi que par un abus des expressions « proto-arithmétique » et « proto-mathématique » (voir l'historiographie très détaillée sur ce sujet, p. 269-274).

Ensuite, l'emploi du terme « *social history* » souligne le cadre du programme de travail que l'auteur s'est fixé depuis plusieurs années, en rupture avec de nombreux travaux précédents; on retrouve dans cette démarche de contextualisation, à la fois l'approche de l'histoire socioculturelle, en se projetant dans des milieux culturels et des fonctionnements sociaux particuliers – tout en évitant la *microstoria* – et la notion de *Kulturgeschichte* allemande, en prenant en compte à la fois les processus culturels dans une société et les techniques matérielles ou humaines, les *Kulturtechniken* – comme écrire, calculer, compter – mises en œuvre dans ces processus. L'auteur définit en particulier le cadre des mathématiques cunéiformes comme « un système complexe d'idées et de pratiques qui sont mieux comprises dans le contexte social, intellectuel et politique du Proche-Orient ancien » (p. 263). On peut noter également l'influence des études ethnomathématiques (dont Marcia Ascher, *Ethnomathematics. A Multicultural View of Mathematical Ideas*, Pacific Grove, Brooks/Cole Publishing Company, 1991), comme le montre clairement le souci de définir et de comprendre les activités mathématiques à travers les catégories et les pratiques des Anciens, sans céder pour autant à un relativisme trop « cloisonnant » (p. 8).

L'enjeu était alors de taille: comment rendre compte synthétiquement et diachroniquement de plus de trois millénaires de pratiques mathématiques – de l'époque archaïque d'Uruk à l'époque séleucide – à un vaste public, allant de l'historien des sciences au non-spécialiste, en passant par l'assyriologue et l'archéologue? Sans prétendre à une entreprise exhaustive, Eleanor Robson a opté pour un plan d'exposé chronologique, divisé en sept chapitres (chap. 2-8) commençant avec l'usage des premiers *calculi* pour les transactions de biens dans les premiers systèmes économiques et se terminant par les calculs astronomiques dans des cercles de savants à la fin du 1<sup>er</sup> millénaire avant Jésus-Christ. La présentation des sources et des méthodes des spécialistes du cunéiforme dans une première partie, ainsi que les résumés et conclusions systématiques de chaque chapitre, apportent une aide précieuse à chaque

catégorie de lecteur, en permettant soit d'effectuer une lecture linéaire de l'ouvrage, soit de se concentrer sur des chapitres particuliers ; les historiens des mathématiques de l'Antiquité trouvent en particulier matière à réflexion et recherche, avec la référence à environ 950 tablettes publiées. Il ne s'agit pourtant pas d'un simple exposé des faits organisé diachroniquement ; l'auteur a suivi deux fils rouges principaux.

Le premier concerne les interactions fortes entre le développement des techniques mathématiques, les activités des milieux de scribes et les contraintes institutionnelles. On retrouve cette problématique à chaque époque avec parfois des constantes mais également des évolutions majeures. Elle repose sur un principe qui caractérise l'ensemble des cultures du Proche-Orient ancien sur plus de quatre millénaires : une tension entre unité et diversité, entre tradition et innovation. Par exemple, le cadre social et institutionnel de l'usage et la diffusion des mathématiques a beaucoup évolué du début du II<sup>e</sup> millénaire – où se sont développées différentes « écoles scribales » de nature privée – jusqu'à la fin du I<sup>er</sup> millénaire – où les activités mathématiques étaient concentrées dans des milieux particuliers, composés des membres d'une poignée de familles, en relation avec différents grands temples. Malgré tout, certaines pratiques mathématiques ont perduré entre ces deux périodes, tout en connaissant certains développements, comme l'usage du système sexagésimal de position.

Le second fil rouge touche à l'identification du genre « mathématiques cunéiformes », qui fait toujours débat chez les historiens des sciences. Plutôt que de chercher uniquement des critères de classification fondés sur des contenus identifiés rétrospectivement comme « mathématiques », l'auteur s'attache, d'une part, à reconstruire le contexte social dans lesquels s'inscrit la production d'un texte et, d'autre part, à décrire les caractéristiques extrinsèques et intrinsèques des documents (format, mise en page, paléographie... voir, par exemple, p. 157-166) dans une perspective inspirée de la *diplomatique* des documents, développée depuis longtemps par les médiévistes et entrée tout récemment dans la recherche assyriologique. L'auteur peut ainsi, par exemple, distinguer les exercices de scribes des traités d'arithmétique appliquée ou encore postuler sur la provenance géographique de documents issus de fouilles anciennes (p. 112).

Robson répartit dans sa conclusion les pratiques mathématiques en trois phases historiques (p. 263) : « *numerate apprenticeship* » (jusque vers la fin du III<sup>e</sup> millénaire), « *metrological justice* » (fin du III<sup>e</sup> millénaire/II<sup>e</sup> millénaire) et « divine quantification » (à partir du VII<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ). Même si la première et la troisième expressions caractérisent bien les développements mathématiques des périodes respectives, le sens véhiculé par la deuxième ne rend qu'imparfaitement compte des réalités pratiques. En effet, s'il est vrai que la fin du III<sup>e</sup> millénaire est marquée par une certaine harmonisation et réajustement des métrologies, et que le pouvoir intervient dans le monde des poids et mesures selon le principe de subsidiarité (des étalons métrologiques « légaux, justes » sont mis à disposition en cas de conflits lors des transactions), il est préférable de distinguer le domaine de la métrologie « pragmatique », ancré dans la sphère socio-économique et le monde des marchands, de celui de la métrologie employée comme métaphore des principes de justice et de rectitude (divine) dans les textes religieux et littéraires.

En conclusion, le pari de l'auteur est parfaitement réussi : intéresser un vaste public de lecteurs aux « mathématiques cunéiformes » en tant que telles, sans passer par le filtre de nos catégories modernes ou de notre héritage grec, tout en soulignant leur complexité et leur richesse.

Grégory CHAMBON

Michael KOREY, *Die Geometrie der Macht, die Macht der Geometrie. Mathematische Instrumente und fürstliche Mechanik um 1600 aus dem Mathematisch-Physikalischen Salon*, trad. angl. *The Geometry of Power. The Power of Geometry. Mathematical Instruments and Princely Mechanical Devices from around 1600*, Staatliche Kunstsammlungen Dresden, Berlin, Deutscher Kunstverlag, 2007, 64 p., ill., bibliogr.

Ce précieux petit volume présente une sélection d'instruments mathématiques conservés au *Mathematisch-Physikalischer Salon*, collection intégrée aujourd'hui dans les collections de l'État à Dresde. Écrit pour un large public, l'ouvrage aborde néanmoins le sujet par le biais de l'histoire de la culture matérielle et de l'histoire sociale, à la manière des études récentes en matière d'instruments scientifiques. Le titre *Géométrie du pouvoir, pouvoir de la géométrie. Instruments mathématiques et mécanique princière*, indique cette perspective: la concentration de pouvoir et de richesse à la cour des Princes électeurs de Saxe – grands collectionneurs en compétition avec d'autres cours allemandes et européennes, avides de représentation et mécènes des arts et sciences – fournit le contexte favorable et le prétexte nécessaire à la production de toute la variété d'instruments mathématiques accumulés, dont beaucoup exhibent des décorations et matériaux somptueux, ou sont fabriqués selon des mécanismes et des conceptions géométriques raffinés. La « mécanique princière » (*fürstliche Mechanik*) rappelle non seulement que les mécanismes de patronage incitaient les artisans et concepteurs d'instruments à se surpasser mutuellement en ingéniosité, mais encore que les princes électeurs se cultivaient eux-mêmes, par exemple en s'instruisant en géométrie, en optique, etc., et même en s'exerçant manuellement au tour où ils fabriquaient personnellement des objets géométriquement complexes. L'auteur de ce beau livre, Michael Korey, mathématicien à l'origine, actuellement conservateur de la collection en question, montre d'une manière convaincante qu'une compréhension de la fonction des instruments mathématiques, au-delà des aspects techniques, doit prendre en compte ce contexte particulier.

L'ouvrage se divise en cinq chapitres, distingués par domaines de savoir ou d'application: la cosmographie (globes célestes et terrestres, sphères armillaires, astrolabes et cadrans solaires), la géodésie et l'artillerie (carré géométrique, odomètre,



instrument d'arpentage de mine – *Schinzeug* –, niveaux d'artilleur), la métrologie et le calcul (étalons de poids, compas de proportion, nécessaire astronomique, disques cryptographiques), les curiosités mécaniques et mathématiques (horloges, automates, traités de géométrie et perspective, les corps platoniciens), et enfin un chapitre dédié à l'interprétation d'une horloge planétaire faite sur la commande du prince Auguste. Le premier instrument traité est un globe céleste mécanique de Johannes Reinhold et Georg Roll (Augsbourg, 1586, MPS Inv. E II 2) qui illustre à la perfection comment se combinent, en un seul objet, les exploits de la raison humaine à la gloire de Dieu, la représentation du pouvoir du prince au travers de l'exhibition du savoir qu'il maîtrise, et la légitimation du mathématicien praticien (*mathematischer Künstler*) qui revendique l'utilité de son art précisément à l'égard des deux dimensions mentionnées. Ce globe métallique gravé et doré, un parmi les six exemplaires de ce type dus à Reinhold et Roll aujourd'hui conservés, est animé d'un mouvement diurne et annuel et montre le parcours du soleil tout au long de l'année, ainsi que les mouvements et phases de la lune. Il est accompagné d'un petit globe terrestre et surmonté d'une sphère armillaire. À la description soignée de la pièce, concernant les détails fonctionnels, matériels et formels, l'auteur joint l'éclairage par une source contemporaine, à savoir le bref manuel du globe, qui présente treize usages, fourni par Georg Roll lui-même (« Kurtze beschreibung des himlischen kraijsses oder *globi coelestis*, was für hohe kunst und besondern trefflichen nutz, er inn sich helt », MPS Sign. L 11). De cette façon, Michaël Korey souligne le point de vue du mathématicien praticien lui-même par rapport à l'objectif de son instrument. Par cette contextualisation, l'historicité de la conception et des usages d'un tel objet devient évidente, ce qui permet à l'auteur de proposer son interprétation complexe de la configuration triangulaire prince-instrument-mathématicien praticien.

Tous les instruments sont traités dans ce même esprit. Régulièrement, Korey évoque d'ailleurs la littérature qui décrit la constitution et l'usage d'instruments, littérature qui se développe à mesure que l'on en produit et que l'on en utilise. On peut citer, en particulier et dans l'ordre chronologique, les descriptions des instruments de l'observatoire de Maragha par Mu'ayyad al-Dîn al-'Urdî, dont le fils Muhammad construisit un globe céleste (ca 1300) appartenant à la collection du *Salon* depuis le xvi<sup>e</sup> siècle, l'*Astronomicum Caesareum* (1540), l'*Astronomiae instauratae mechanica* (1598), ou encore les tables manuscrites pour l'ajustement de l'horloge planétaire de Baldewein livré au prince Auguste à Dresde, et qui avaient été calculées par les mathématiciens Johannes Otto et Melchior Jöstel dans les années 1560.

Des images en couleurs, incluant de nombreuses photographies d'instruments, reproductions de documents textuels et iconographiques et quelques schémas explicatifs, complètent ce texte qui excelle par soin pédagogique. Ce soin s'est appliqué également à la précision des notes, des indications bibliographiques et des références des instruments (numéros d'inventaire) grâce auxquelles ce livre peut constituer une base de travail même pour le spécialiste.

Samuel GESSNER

Catherine GOLDSTEIN, Norbert SCHAPPACHER, Joaquim SCHWERMER, éd., *The Shaping of Arithmetic after C. F. Gauss's Disquisitiones Arithmeticae*, Berlin, Heidelberg, Springer Verlag, 2007, x-578 p., ill., index.

L'objet de cet ouvrage est de réévaluer les rôles joués dans l'histoire de la théorie des nombres par le traité de Carl Friedrich Gauss, *Disquisitiones Arithmeticae*, dont la première édition est parue en 1801 à Leipzig. Par l'histoire d'un livre et de ses lecteurs, cet ouvrage interroge en profondeur les évolutions des mathématiques au XIX<sup>e</sup> siècle: l'examen de la réception du traité et des rôles que celui-ci a pu jouer comme modèle d'activités mathématiques amène en effet à questionner non seulement les relations entre les mathématiciens, mais aussi les liens qu'entretiennent leurs œuvres et dont les dynamiques se rapportent autant à des mécanismes de circulation des savoirs et des pratiques qu'à des organisations collectives, comme celles auxquelles se réfèrent les dénominations d'« algèbre », d'« arithmétique » ou d'« analyse ». De fait, l'histoire des *Disquisitiones* est indissociable de telles problématiques tant cet ouvrage a souvent été célébré pour avoir créé la théorie des nombres comme une « discipline » autonome. Envisagée dans le cadre rétrospectif de la théorie algébrique des nombres moderne, cette identité disciplinaire a alors structuré une « histoire standard », ponctuée des compréhensions progressives d'un traité originel « scellé de sept sceaux » par une poignée de mathématiciens allemands et s'accompagnant, souvent implicitement, de considérations d'histoire sociale quant aux relations entre théorie des nombres et « culture allemande ».

L'ouvrage se compose de vingt chapitres qui sont autant de contributions originales d'un collectif de quinze auteurs. Structurés en huit parties thématiques, ces chapitres offrent des analyses précises de thèmes variés qui permettent non seulement de combler des vides historiographiques mais aussi d'apporter des éclairages nouveaux en problématisant les catégories de l'« histoire standard » que nous avons évoquée ci-dessus et en adressant de nouvelles questions. Mais la richesse du panorama offert par ce livre tient aussi aux deux chapitres introductifs offrant une articulation de l'ensemble de ces études locales en une perspective globale de la réception du traité de Gauss sur le temps long (voir Catherine Goldstein et Norbert Schappacher, p. 3-67 et 67-104). Il serait vain de tenter d'évoquer en quelques pages l'ensemble des contributions de cet ouvrage et nous concentrons, par conséquent, nos commentaires sur la synthèse offerte par les deux premiers chapitres.

En démontrant que la théorie des nombres ne peut pas être considérée comme une « discipline » sur l'ensemble du XIX<sup>e</sup> siècle, cette synthèse amène à en renouveler en profondeur l'histoire. Ainsi, le traité de Gauss a bénéficié d'une reconnaissance rapide, dès les premières années suivant sa publication, mais ses différentes parties n'ont pas pour autant circulé de manière homogène. Au contraire, l'importance attribuée par une première génération de lecteurs à la section 7, consacrée à la résolution de l'équation  $x^n - 1 = 0$  et à ses conséquences sur la constructibilité des polygones réguliers à la règle et au compas, manifeste que, loin de constituer la théorie des nombres comme discipline autonome, les premières années de circulation du traité impulsent essentiellement de nouveaux développements de l'algèbre (équations, déterminants, substitutions), envisagée elle-même comme une branche de l'analyse.

À partir des années 1820, une nouvelle génération de lecteurs valorise des sujets plus variés des *Disquisitiones*, comme les congruences et les formes quadratiques. Cette seconde phase de réception s'avère portée par la combinaison de deux facteurs dans lesquels Gauss lui-même joue un rôle actif. Le premier, culturel et institutionnel, est celui du renouveau des mathématiques en Prusse qui accompagne notamment la fondation de l'université de Berlin et le développement d'une presse spécialisée ; le second est porté par des développements de l'analyse, parmi lesquels l'acceptation des nombres complexes et les travaux de Gauss sur les résidus biquadratiques, les développements de la théorie des fonctions elliptiques impulsés par Niels Henrik Abel et Carl Gustav Jacob Jacobi et l'intégration de l'analyse de Fourier dans la théorie des nombres, notamment dans les travaux de Johan Peter Lejeune-Dirichlet. De nouvelles lectures amènent alors l'émergence d'un « domaine de recherche » international désigné par la terminologie d'« analyse algébrique arithmétique ».

Une description fine de ce domaine conduit Catherine Goldstein et Norbert Schappacher à attribuer à celui-ci l'identité d'un champ de recherche au sens donné à cette notion par Pierre Bourdieu : on y trouve en effet un ensemble d'acteurs, parmi lesquels Gotthold Eisenstein, Charles Hermite, Joseph Liouville, Francesco Brioschi, Ernst Eduard Kummer ou Leopold Kronecker, impliqués dans un réseau dense de communications et partageant un certain nombre d'intérêts fondamentaux liés à l'existence même du champ, comme les lois de réciprocités quadratiques, les interprétations arithmétiques des séries ou les fonctions elliptiques, ainsi que des adaptations de techniques et preuves issues des *Disquisitiones*. Ce champ se manifeste aussi par les efforts déployés par ses acteurs afin d'en consolider l'unité en développant des relations objectives entre leurs différents travaux, unité qui ne peut cependant s'envisager comme celle d'une discipline tant elle n'est pas garantie par l'identité d'un objet mais s'avère au contraire portée par une circulation constante entre différentes branches des mathématiques.

Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, différents phénomènes, auxquels participent les nouvelles ressources disponibles dans le domaine de l'analyse algébrique arithmétique, amènent de nouvelles lectures des *Disquisitiones* et entraînent des usages différents. Afin de rendre compte de la situation complexe qu'implique le développement de différents courants autonomes, les auteurs analysent les références mutuelles, explicites comme implicites, qu'entretiennent les textes mathématiques de leur corpus. Cette approche intertextuelle permet de distinguer différents réseaux de textes dont les identités s'avèrent problématiques : s'ils ne coïncident pas avec des réseaux de communication, des milieux ou des institutions, chacun de ces amas (*clusters*) de textes manifeste cependant des points de vue partagés et des formes de lectures communes du traité de Gauss. La prise en compte de la complexité des dynamiques à l'œuvre à partir des années 1860 permet alors de réévaluer la place relative de la théorie algébrique des nombres telle qu'elle émerge au tournant du siècle des travaux de David Hilbert, Hermann Minkowski et Adolf Hurwitz.

Par une attention aux différentes identités revêtues par le traité de Gauss ainsi qu'à ses nombreuses fonctions, cet ouvrage montre l'importance de reconstituer à différentes échelles les strates pertinentes des organisations textuelles ainsi que leurs

contextes d'interprétations et d'utilisations. Il parvient ce faisant non seulement à une nouvelle représentation globale de l'histoire de la théorie des nombres mais aussi à des résultats importants qui dépassent le seul cadre de son objet. Les descriptions fines d'organisations collectives des textes, savoirs, pratiques, mathématiciens, portent en effet des enjeux importants pour situer les innovations individuelles dans différents champs des sciences mathématiques; l'attention à la multiplicité des temps et des espaces dans la réception des *Disquisitiones* permet d'articuler des études locales à des perspectives sur la longue durée. Ces résultats permettent également d'adresser de nouvelles questions à des périodes, comme les années 1850-1860 ou le tournant du siècle, où ont été mis en évidence de multiples courants mathématiques, ainsi qu'à des problématiques comme celle des transmissions intergénérationnelles qui engagent l'histoire de l'enseignement.

Frédéric BRECHENMACHER

Laurent MAZLIAK et Rossana TAZZIOLI, *Mathematicians at War. Volterra and his French Colleagues in World War I*, Londres, Springer 2009, IX-194 p., bibliogr., index.

Ce livre s'inscrit dans des courants de recherche récents dont les auteurs, historiens des mathématiques, signalent les enjeux tout à la fois pour l'histoire de la Première Guerre mondiale et pour l'histoire des sciences. C'est surtout depuis cette dernière décennie que les recherches et les inventions dans les domaines des sciences et des techniques initiées et menées pendant la Première Guerre mondiale dans différents pays belligérants, le rôle et la mobilisation des scientifiques aux échelles nationales et internationales sont devenus des objets d'étude des historiens des sciences dont les travaux ont enrichi l'historiographie de la Première Guerre mondiale. Parmi ceux-ci, des projets spécifiques se sont attachés aux mathématiques et aux mathématiciens, dont ce livre, qui puise dans l'immense correspondance du mathématicien italien Vito Volterra (1860-1940), fait en quelque sorte partie.

L'ouvrage est construit autour des 115 lettres que Volterra échangea entre septembre 1914 et août 1920 avec trois mathématiciens français, Émile Borel (1871-1956), Émile Picard (1856-1941) et Jacques Hadamard (1865-1965). Il s'agit là des trois « collègues français » dont Volterra était le plus proche même s'il a correspondu avec d'autres, y compris pendant la guerre, mais dans une bien moindre mesure. Borel, jeune et brillant professeur à la Sorbonne qui a renouvelé le domaine de la théorie des fonctions, est devenu un ami personnel; Picard, analyste également, académicien depuis 1889 et élu secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences en 1917, est l'*alter ego* français sur le plan institutionnel; Hadamard, le plus jeune membre de la division des sciences mathématiques de l'Académie juste avant la guerre, est par contre son interlocuteur le plus proche sur le plan mathématique.

Cette correspondance largement annotée – pas un nom, pas un événement mentionné dans ces lettres au cours de toutes ces années de guerre n'échappe à la vigilance et aux

commentaires de Laurent Mazliak et Rossana Tazzioli – constitue la partie centrale de l'ouvrage. Celui-ci ne s'y résume pourtant pas et c'est un de ses intérêts. Dans une première partie introductive, les auteurs, après avoir rapidement présenté les quatre mathématiciens (chap. 2), plantent le décor en faisant le point sur les situations et les enjeux politiques et économiques respectifs de la France et de l'Italie à la veille de la guerre au plan national et international (chap. 3). Ils s'attachent plus particulièrement à Volterra et à son importante activité institutionnelle et politique avant l'entrée en guerre de l'Italie en mai 1915 (chap. 4-5). Ces deux chapitres sont particulièrement heureux dans la mesure où ils donnent les clés pour comprendre les multiples initiatives politiques et scientifiques de Volterra en faveur de l'entrée en guerre de l'Italie, dans un premier temps, puis du développement de la mobilisation scientifique, dans un second temps, auxquelles il fait allusion dans ces lettres à ses collègues français. Une dernière partie réunit un certain nombre d'appendices constitués par des matériaux inédits provenant d'autres sources que la correspondance, qui permettent aux auteurs de compléter le tableau fourni par celle-ci tant au plan mathématique qu'au plan politique ou culturel.

Dans le premier chapitre de leur livre, Mazliak et Tazzioli esquissent rapidement ce qui en fait, à leurs yeux, l'intérêt. En premier lieu, annoncent-ils, cette lecture nous offre une chronique de la vie et de l'activité de ces mathématiciens durant la guerre, elle ouvre sur les cercles qu'ils fréquentent, sur les programmes auxquels ils participent. Mais elle nous montre dans le même temps, ajoutent-ils, combien ces mathématiciens – meurtris par des drames familiaux, par des événements militaires – sont préoccupés d'autres choses que de mathématiques qui semblent avoir disparu, d'un jour à l'autre, de leur horizon ; leur rôle de scientifiques se joue ailleurs, sur le terrain de la guerre et de la mobilisation scientifique, voire sur le terrain politique. Enfin, dernière piste de lecture que proposent les auteurs, cette correspondance pose plus ou moins explicitement la question de la façon dont ces mathématiciens peuvent concilier leur idéal de science et leur conviction d'une guerre juste.

C'est donc avec une forte attente, mais également un peu à l'aveugle, que l'on se lance dans la lecture de ces lettres dans la mesure où aucune présentation des échanges de Volterra avec chacun de ses trois correspondants français au cours de ces cinq années n'est donnée. Et pourtant l'image qui en résulterait n'est rien moins qu'anodine. Sur les 115 lettres échangées, la moitié le sont avec Borel, presque un tiers avec Picard et seulement une vingtaine avec Hadamard, mais chacun des mathématiciens français occupe manifestement des créneaux et des périodes bien spécifiques durant cette longue guerre. Un pic de correspondance correspond à l'année 1916, année durant laquelle Volterra cherche à organiser la visite à l'université de Rome d'un mathématicien français pour faire des conférences de mathématiques. L'organisation de cette visite occupe une grande part de la correspondance de Volterra avec les Français, en particulier avec Hadamard qui fera finalement le voyage et apprendra en Italie la mort de son premier fils tué sur le front en mai, un second fils étant tué en octobre de cette même année.

On retrouve bien dans ces échanges de 1916 les pistes annoncées par Mazliak et Tazzioli. On lit ainsi, tout d'abord, la difficulté à faire des mathématiques comme avant guerre pour Hadamard qui fait part, début 1916 (p. 70), de la « nécessité d'orienter [s]on esprit – si éloigné de la Science pure – vers un enseignement tel [qu'il] voudrait

le donner », ou pour Picard qui, depuis la mort de son fils au front en 1915, « avait pris les mathématiques en horreur » (1<sup>er</sup> août 1916, p. 93). Parallèlement s'exprime le sentiment de l'importance de leur rôle dans l'effort de guerre. Hadamard mentionne des travaux mathématiques pour la défense nationale; Picard décrit des initiatives scientifiques d'ordre international, telle la mise sur pied d'un comité international pour la reconstruction de la bibliothèque de Louvain détruite en 1914, engagée dès 1915 et qui prend une grande part dans sa correspondance de 1916 avec Volterra; enfin, Borel rend compte de l'animation du Comité interallié des inventions (et du renforcement des relations avec l'Italie dans ses rares lettres de 1916). Hadamard fait également part à Volterra d'une initiative qui fait l'objet d'un des appendices de la troisième partie du livre, la création d'un comité « entièrement composé d'israélites français » destiné à renforcer le mouvement pro-allié parmi la population juive des États-Unis compte tenu de la situation des juifs en Russie (lettre du 3 avril 1916, p. 80).

Les lettres des autres années de guerre ou d'après-guerre nous plongent de la même façon au cœur de la vie de ces mathématiciens en guerre, nous faisant partager leur vision des événements, leurs drames personnels les plus douloureux, leurs actions et leurs initiatives, mais aussi leur vie académique, un certain nombre de ces lettres étant consacrées à des nominations et honneurs: Volterra est nommé docteur *honoris causa* de la Sorbonne, Hadamard et Borel deviennent membres de l'Académie dei Lincei; Borel apprend sa nomination au front, en avril 1918 (p. 120).

L'un des appendices, consacré au cas de Joseph Pérès, jeune mathématicien né en 1890, donne tout son sens au titre de l'ouvrage *Mathematicians at War*. Il s'agit en effet d'une sorte de contre-exemple, ce jeune normalien, qui est allé étudier auprès de Volterra juste avant la guerre n'ayant jamais, lui, « été en guerre » durant toutes ces années. Exempté d'obligations militaires, il soutient sa thèse en 1915 et traverse la guerre en continuant à publier des mathématiques « pures », pour reprendre le terme de Hadamard. Les lettres qu'il adresse à Volterra en 1915, 1916 et 1917 (p. 158-164), consacrées à ces seules mathématiques, sont ainsi un excellent contrepoint à l'ensemble du propos de ce livre et de ses auteurs sur les mathématiques, les mathématiciens et la guerre.

Parmi les matériaux sur lesquels peut s'appuyer l'historien des mathématiques, les correspondances de mathématiciens sont le plus souvent des sources d'un intérêt spécifique irremplaçable pour l'histoire des mathématiques. Ces échanges, annotés et mis en scène de façon éclairante, ne font pas exception, d'autant plus que la période dans laquelle elles s'inscrivent, celle de la Première Guerre mondiale, et les thèmes ainsi abordés, liés à celle-ci, permettent de combler des vides historiographiques sur les mathématiciens en guerre et d'élargir notre connaissance et notre compréhension, tant en histoire des mathématiques et de ses acteurs qu'en histoire de la Première Guerre mondiale.

Hélène GISPERT

Reinhard SIEGMUND-SCHULTZE, *Mathematicians Fleeing from Nazi Germany. Individual Fates and Global Impact*, Princeton/Oxford, Princeton University Press, 2009, 504 p., ill., bibliogr., index.

On parle beaucoup d'émigration intellectuelle pendant la période du nazisme. On dit souvent, en particulier, que les mathématiques (pures et appliquées) aux États-Unis sont devenues une recherche à l'avant-garde grâce à l'apport des mathématiciens (surtout juifs) émigrés à partir des années 1930. On dit aussi que les grands mathématiciens américains d'aujourd'hui sont les « fils » ou les « petits-fils » de ces mathématiciens émigrés autour de la Deuxième Guerre mondiale.

Le livre de Reinhard Siegmund-Schultze aborde ces difficiles sujets dont on parle beaucoup, mais souvent de manière imprécise et en utilisant des clichés fondés sur les souvenirs personnels des grands mathématiciens. L'auteur avait déjà publié un livre sur le même thème en allemand (*Mathematiker auf der Flucht vor Hitler. Quellen und Studien zur Emigration einer Wissenschaft*, Braunschweig, Wiesbaden, Vieweg, 1998) mais les sources utilisées ainsi que les commentaires et l'organisation des chapitres rendent ce dernier livre tout à fait nouveau.

Un des principaux mérites de ce travail est de s'appuyer sur de véritables sources d'archives (conservées surtout en Angleterre, en Allemagne et aux États-Unis). À partir de là, en traçant plusieurs parcours biographiques, l'auteur réussit à nous donner un cadre assez large *autour* de l'émigration des mathématiciens de langue allemande pendant le nazisme. Il considère tant les mathématiciens juifs que ceux qui sont partis à cause de problèmes politiques ou économiques ; loin de prendre en compte seulement les émigrés aux États-Unis, il s'intéresse également à ceux qui ont choisi (ou ont été forcés de choisir) d'autres pays, en Europe ou ailleurs.

Après deux premiers chapitres qui donnent les repères méthodologiques et terminologiques de la recherche, Siegmund-Schultze aborde plusieurs questions qui vont approfondir son sujet. Par exemple : quelles sont les raisons qui ont conduit un nombre considérable de mathématiciens allemands à émigrer ? L'auteur analyse alors des facteurs, comme le « *push-factor* » (qui force à émigrer hors de l'Europe, et en particulier hors des pays de langue allemande), le « *pull-factor* » (les raisons qui attirent les intellectuels à immigrer aux États-Unis), ou encore les relations entre les communautés mathématiques allemande et américaine qui changent selon la période (avant ou après les lois raciales de 1933 en Allemagne, avant ou après le début de la guerre) et qui dépendent aussi des conditions personnelles de chaque mathématicien (s'il est juif ou pas, si sa famille est riche ou pauvre, s'il est jeune ou âgé, s'il est un mathématicien très doué ou médiocre, s'il est homme ou femme, etc.). La problématique est très complexe et ne peut susciter une seule réponse. De manière schématique, le « *push-factor* » devient prioritaire après 1933, surtout dans le cas de l'émigration des mathématiciens juifs aux États-Unis ; les chapitres 3 et 4 analysent les deux types d'émigration, avant et après 1933. Le chapitre 5 porte sur les obstacles à l'émigration après 1933, lorsque les juifs n'arrivaient plus à sortir de l'Allemagne.

En s'appuyant toujours sur des sources d'archives, l'auteur considère plusieurs cas différents qui lui permettent de reconstruire le cadre historique – méthodologie que

l'auteur utilise systématiquement dans le livre. Les cas de deux femmes qui ont émigré aux États-Unis, Emmy Noether (1882-1935) et Hilda Geiringer (1893-1973, épouse von Mises) sont ici particulièrement intéressants (voir p. 207 et 214-217).

Siegmund-Schultze analyse ensuite les raisons de l'émigration et ses conséquences, notamment l'intégration des mathématiciens étrangers dans la société et la culture américaines, et les relations difficiles et controversées entre les émigrés et les mathématiciens restés en Allemagne, qui étaient parfois des militants nazis (chap. 7 et 9). Le cas de la relation difficile entre l'étudiant de Hilbert et Klein à Göttingen, Richard Courant (1888-1972), parti volontairement avant 1933 et qui fonda une importante école de mathématiques appliquées à l'Université de New York, et le mathématicien hollandais Bartel van der Waerden (1903-1996), étudiant d'Emmy Noether et professeur à l'université de Leipzig qui, resté en Allemagne pendant toute la guerre, dut faire des compromis avec le nazisme, est ici exemplaire (p. 157-162).

Siegmund-Schultze se pose aussi la question cruciale suivante: comment les mathématiciens américains ont-ils réagi face à cette immigration intellectuelle? En effet, on se rendait bien compte de l'énorme contribution aux recherches mathématiques apportée par les émigrés, mais comment trouver des postes pour les jeunes mathématiciens américains au début de leur carrière? Est-ce que cette préoccupation légitime des mathématiciens américains cachait parfois une attitude antisémite? Le cas de George David Birkhoff (1884-1944, voir p. 223) est ici emblématique puisqu'il montre bien la difficulté de classer quelqu'un dans une catégorie précise: d'un côté, ses papiers, conservés aux archives de Harvard, ne laissent pas de doutes sur ses idées antisémites; d'un autre côté, il était en bonne relation avec plusieurs mathématiciens juifs (comme Levi-Civita et Hadamard) et il a aidé le mathématicien juif hongrois Szász qui souhaitait s'installer aux États-Unis (p. 227). L'attitude de plusieurs américains envers les juifs et, en général, envers les émigrés, a changé quand les notices sur les persécutions atroces contre les juifs sont arrivées aux États-Unis et, encore plus, quand la Deuxième Guerre mondiale a éclaté. En présence de ces problèmes urgents, la plupart des mathématiciens américains, y compris ceux qui étaient hostiles à l'invasion intellectuelle étrangère, ont accepté les nouveaux venus (chap. 8).

Les chapitres 10 et 11 portent sur l'après-guerre. Le chapitre 10 est dédié à l'impact de l'immigration sur les mathématiques américaines, impact qui concerne les mathématiques pures et appliquées, les institutions et les organisations mathématiques, mais aussi une nouvelle manière de faire la recherche en mathématiques et de gérer la politique culturelle. Il s'agit d'un chapitre très large qui montre l'influence énorme des mathématiciens émigrés sur les mathématiques aux États-Unis à tous les niveaux. Le chapitre 11 aborde les relations entre les mathématiciens allemands et américains et les changements qu'elles ont connus pendant la période de l'après-guerre; il analyse en particulier les cas de quelques mathématiciens allemands revenus dans leur pays.

Les nombreux appendices contiennent des documents d'archives remarquables: par exemple, les démissions de Courant de l'association des mathématiciens allemands (DMV) en 1935, une lettre d'Emmy Noether adressée à l'Emergency Committee de New York en 1935, des notes de Von Mises sur les événements politiques allemands de 1933, la lettre où Max Dehn refuse de se rattacher à la DMV en 1948, des lettres



concernant le boycott des cours donnés par des mathématiciens juifs en Allemagne en 1935.

Le livre est très intéressant, facilement lisible et rigoureux. Il s'adresse principalement aux historiens et aux historiens des mathématiques, mais aussi aux mathématiciens qui souhaitent connaître l'histoire récente de leur discipline et le rôle des mathématiciens émigrés (comme Courant, von Mises, von Karman) qui ont construit les institutions américaines modernes et qui ont formé de nombreux mathématiciens aujourd'hui célèbres.

Rossana TAZZIOLI

*Historia Mathematica*, vol. 37, issue 2, mai 2010.

*Historia Mathematica* est une revue internationale d'histoire des mathématiques créée en 1974 et éditée par la Commission internationale d'histoire des mathématiques. Elle publie des articles de recherche, des revues critiques et des comptes rendus ; la présence d'informations sur la vie du milieu (une rubrique « *news and notices* », un autre « *in memoriam* ») lui donne également une fonction d'organe de la communauté des historiens des mathématiques dans son ensemble, même si cette publication vise un public élargi aux historiens des sciences, voire aux mathématiciens.

Le premier article du numéro de mai 2010 analyse le contexte d'élaboration de la solution du problème des trois corps proposée en 1912 par un mathématicien finlandais, Karl Sundam. En explorant la trajectoire de ce dernier, l'auteur met au jour les raisons, tant institutionnelles que culturelles, ayant conditionné la faible réception de ce travail (June Barrow-Green, « The dramatic episode of Sundam »).

Le second article porte sur la mise en place de la théorie « moderne » des probabilités au début du  $xx^e$  siècle, et sur les débats suscités par la tension entre, d'une part, les fondements théoriques issus des concepts d'ensembles et de mesure, et, d'autre part, la légitimation d'un usage pratique des probabilités dans le cadre de l'essor institutionnel des mathématiques appliquées. Il s'appuie pour cela sur deux lettres de Felix Hausdorff, inédites en anglais et publiées en appendice (Reinhard Siegmund-Schultze, « Sets versus Trial Sequences, Hausdorff Versus von Mises: "Pure" Mathematics Prevails in the Foundations of Probability Around 1920 »).

Un troisième article, en langue allemande, étudie le début de la carrière de chercheur de John von Neumann, et en particulier sa thèse d'habilitation soutenue à Berlin en 1927. L'accent est mis sur les aspects biographiques et institutionnels mais l'article s'accompagne d'un document inédit, le rapport de thèse rédigé par Erhard Schmidt, qui donne à voir les contenus mathématiques engagés dans le travail de von Neumann (Ulf Hashagen, « Die Habilitation von John von Neumann an der Friedrich-Wilhelms-Universität in Berlin: Urteile über einen ungarisch-jüdischen Mathematiker in Deutschland im Jahr 1927 »).

L'homogénéité de ce numéro, en termes de période et de perspective méthodologique (les trois articles privilégiant plutôt une étude du « contexte social » de l'activité mathématique, sans aborder l'écriture mathématique elle-même), ne doit pas masquer la variété des sujets et des époques dont traitent habituellement *Historia Mathematica*, ni la diversité des approches employées dans les articles qu'elle publie au fil de ses quatre numéros annuels.

Caroline EHRHARDT

*Revue d'histoire des mathématiques*, vol. 16, fasc. 1, 2010.

Fondée en 1995 et éditée par la Société mathématique de France, la *Revue d'histoire des mathématiques* s'adresse non seulement aux historiens des mathématiques, mais aussi aux mathématiciens, aux historiens et aux sociologues des sciences. Les articles, en langue française pour la plupart ou en langue anglaise pour certains, abordent les sciences mathématiques de l'Antiquité à nos jours. Ils peuvent privilégier les aspects internes de celles-ci, en s'intéressant aux développements des concepts et des objets, s'interroger sur les rapports entre les mathématiques et d'autres domaines de savoirs, ou encore aborder la question des espaces sociaux dans lesquels elles s'inscrivent (académies, journaux, institutions d'enseignement, etc.). Les deux articles du dernier numéro illustrent bien cette diversité d'approches et de méthodes.

Le premier, écrit par Samuel Gessner (« Savoir manier les instruments: la géométrie dans les écrits italiens d'architecture (1545-1570) »), explore l'articulation entre différentes traditions mathématiques, la tradition érudite, celle des abacistes et les mathématiques pratiques fondées sur l'usage d'instruments, dans les pratiques géométriques de l'Italie de la Renaissance. Il étudie ainsi au plus près les savoir-faire et les pratiques d'écriture à l'œuvre dans l'activité géométrique, et les inscrit dans l'environnement social et culturel qui leur donne sens.

Le second article, rédigé par Jean-Pierre Lubet (« Calcul symbolique et calcul intégral de Lagrange à Cauchy ») s'intéresse à un mémoire de Lagrange sur le calcul symbolique et aux travaux qu'il a suscités dans le domaine du calcul différentiel et intégral, de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle au début du XIX<sup>e</sup> siècle, en mettant l'accent sur les contenus mathématiques développés dans les uns et les autres. L'auteur examine ainsi les contributions de mathématiciens célèbres, comme Cauchy ou Laplace, mais aussi celles de géomètres quelque peu délaissés par l'historiographie, comme Arbogast, Servois ou Français.

Caroline EHRHARDT

*Splendeurs et misères des martingales*, numéro thématique de *Electronic Journal for History of Probability and Statistics – Journal électronique d’histoire des probabilités et de la statistique*, Paris, <http://www.jehps.net/>, 2009.

Il y a en langue française une *Revue d’histoire des sciences*, une *Revue d’histoire des mathématiques*... et un *Journal électronique d’histoire des probabilités et de la statistique*, bilingue, qui publie deux gros dossiers par an depuis 2005 ! Une dispersion ? Loin de là. On compterait peut-être dans le monde une centaine de spécialistes régulièrement actifs dans le domaine de l’« histoire du calcul des probabilités et de la statistique ». Une bonne moitié d’entre eux travaillent en France. Ils se retrouvent, de loin en loin, à l’École des hautes études en sciences sociales, au séminaire des premiers, troisièmes, voire cinquièmes vendredis du mois, le matin, le lieu où Georges Th. Guilbaud, Ernest Coumet et Marc Barbut ont si longtemps aiguillonné les débats. Le journal, animé par Laurent Mazliak et Marc Barbut aidés par un comité de rédaction international actif, a une double vocation : il publie et rend disponibles sous forme de documents téléchargeables des articles originaux concernant l’histoire de ses deux domaines de prédilection ainsi que des documents anciens d’intérêt exceptionnel, tout cela gratuitement. Le but est d’assurer une parution rapide, d’offrir un matériel de référence solide et dense et... disons... de couper l’herbe sous les pieds de ceux qui seraient portés à croire que la recherche dans ce domaine se partagerait en d’obscurs érudits et quelques généralistes visibles : non, toute cette matière doit être à la portée du plus grand nombre, travailleurs spécialisés, chercheurs actifs dans des domaines connexes et désireux d’en savoir plus, enseignants désireux de renforcer leur matériel didactique. Le Journal s’adresse à un lectorat international. Il publie principalement en anglais et en français, bien que d’autres langues européennes soient admises. Au total une entreprise généreuse qui consiste à procurer un accès direct à des travaux qui appellent des investissements laborieux et à un domaine clé des mathématiques, de la philosophie et des sciences sociales. Le dossier sur l’histoire des martingales, coordonné par Laurent Mazliak et Glenn Shafer, nouveau en tous points, est à cet égard exemplaire.

ÉRIC BRIAN

*International Journal for the History of Mathematics Education*, vol. 1-5, 2006-2010.

L’*International Journal for the History of Mathematics Education* est né en 2006 à l’instigation de Gert Schubring (université de Bielefeld, Allemagne), dans le prolongement d’un symposium sur l’histoire de l’enseignement des mathématiques qui s’est tenu en 2004 à Copenhague dans le cadre du dixième Congrès international sur l’enseignement des mathématiques (ICME 10). Cette revue semestrielle a choisi de

privilégier les études portant sur le primaire et le secondaire (ou leurs équivalents) ainsi que la formation des maîtres, sous l'angle de la comparaison internationale. Son ambition est de dépasser les approches historiques strictement nationales afin de mettre en évidence les mouvements généraux de l'évolution de l'enseignement des mathématiques aussi bien que les spécificités locales. Huit numéros, incluant articles de recherche, notes et comptes rendus d'ouvrages, sont parus à ce jour, dont deux numéros thématiques: l'un sur l'histoire de la Commission internationale de l'enseignement mathématique créée en 1908, l'autre sur les réformes de l'enseignement mathématique aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Cette très utile revue est malheureusement introuvable dans les bibliothèques françaises. On pourra en revanche consulter la version électronique de la première livraison ainsi que les tables des matières de l'ensemble des numéros sur le site: <http://www.comap.com/historyjournal/index.html>.

Renaud D'ENFERT

*Regard sur les mathématiques en France entre les deux guerres*, numéro thématique de la *Revue d'histoire des sciences*, t. 62, n° 1, janvier-juin 2009, Paris, Armand Colin, 342 p.

L'histoire des sciences au XX<sup>e</sup> siècle est l'un des chantiers les plus vifs actuellement. Il en va de même pour les travaux sur les mathématiques. Or sur des temps plus anciens, l'historiographie dans ce domaine a été pénalisée par plusieurs usages traditionnels: certains, le plus souvent des héritiers intellectuels ou institutionnels légitimes, préparaient une publication de référence, des *Œuvres* ou bien un corpus dont l'économie était fixée en amont du travail des historiens. Ceux-ci y trouvaient leur nécessaire point de départ. L'accès aux manuscrits, aux témoignages, aux traces souvent étrangères au strict travail mathématique, tout cela tendait à être perdu de vue, voire était tenu pour illégitime. Bien sûr, depuis les années 1980, les historiens des mathématiques ont beaucoup œuvré à dépasser les limites implicitement imposées par cette division du travail de production de la mémoire collective spécialisée. Mais le XX<sup>e</sup> siècle est sans conteste le terrain sur lequel cet obstacle « social » (au sens où on l'entend dans le présent numéro de la *Revue de synthèse*), historiographique et épistémologique, est franchi de prime abord. C'est l'apport de ce dossier sur l'entre-deux-guerres, période si forte tant sur le plan des renouvellements dans les mathématiques que sur celui des moments politiques pendant lesquels ils sont advenus.

ÉRIC BRIAN

Jean Le Rond D'Alembert, *Œuvres complètes. Correspondance générale. Inventaire analytique de la correspondance, 1741-1783*, éd. Irène PASSERON avec la collab. d'Anne-Marie CHOUILLET et Jean-Daniel CANDAU, Paris, CNRS Éditions, 2009, sér. 5, vol. 1, LXVI-630 p.

C'est en 1978 que René Taton et Pierre Costabel, au nom du Centre international de synthèse et du Centre Alexandre-Koyré, ont attiré l'attention du CNRS sur l'importance qu'il y avait pour l'histoire des sciences à ouvrir le grand chantier des *Œuvres complètes* du mathématicien et encyclopédiste Jean Le Rond D'Alembert (1717-1783). Petit à petit, une société de gens de sciences et de lettres s'est constituée autour de ce vaste projet. Active dans divers lieux en France (Paris, Lyon, Montpellier notamment), mais aussi à l'étranger, elle s'est donnée un plan de travail exposé dans la *Gazette des mathématiciens* (« L'Édition critique des œuvres complètes de D'Alembert », *GdM*, n° 77, juillet 1998, p. 1-6). Aujourd'hui, cinq volumes sont livrés qui proviennent d'un travail de longue haleine soutenu par le CNRS (INSMI et INSHS), accompli par une trentaine de spécialistes organisés en un Groupe D'Alembert animé par Irène Passeron et hébergé à Paris, au 29 de la rue d'Ulm, à l'École normale supérieure. Le volume 1, série 5, offre un inventaire analytique de la correspondance du savant qui a recueilli les efforts de quatre générations de chercheurs. Il suit un volume 1, série 3, consacré au premier tome des *Opuscules mathématiques* (1761) sous la direction de Pierre Crépel, Alexandre Guilbaud et Guillaume Jouve. Christian Gilain a lui-même donné un volume 4a, série 1, dévolu aux textes de mathématiques pures (1745-1752). Les deux premiers volumes publiés ont été préparés par Michelle Chaprout-Touzé et Jean Souchay et comportent l'un, les premiers textes de mécanique céleste (1747-1749) et l'autre, ceux sur la précession et la nutation (1749-1752). On le voit, l'ensemble actuellement disponible n'est que l'annonce d'une très longue série destinée à faire définitivement référence. Chacun de ces ouvrages est impeccable, travaillé par quelques-uns, fondé sur la mobilisation de nombreuses contributions, le tout revu finalement par d'autres. Un site web permet de suivre l'ensemble des travaux (<http://dalembert.obspm.fr/>). Le chantier anime une grande part des recherches sur l'histoire des sciences au temps des Lumières. Il débouchera nécessairement sur toute l'historiographie du XVIII<sup>e</sup> siècle dès qu'on abordera l'œuvre philosophique et littéraire du géomètre. Observons au passage, au péril d'une note quelque peu mélancolique, que cette correspondance d'une vie est faite d'un corpus d'environ 2200 lettres dont aujourd'hui on est sûr après pour chacune d'elle des dizaines de vérifications. Ces lettres sont de toute nature. Leur nombre est voisin du volume d'un semestre de courrier électronique pertinent (je ne songe pas, bien sûr, aux envois sur des listes d'information ou bien aux spams...) pour un chercheur arrivé à maturité deux siècles et demi plus tard. Cette seule donnée appelle sans doute une réflexion sur les conditions historiques du travail scientifique.

Éric BRIAN

## EXPÉRIENCES DE LA PENSÉE

Charlotte FURTH, Judith T. ZEITLIN et Ping-chen HSIUNG, éd., *Thinking with Cases. Specialist Knowledge in Chinese Cultural History*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 2007, 331 p., bibliogr., index.

« *Thinking in Cases* » (John Forrester, *History of the human sciences*, vol. 9, n° 3, 1996). *Penser par cas* (Jean-Claude Passeron, Jacques Revel, éd., Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales (Enquête, 4), 2005). *Thinking with Cases. Specialist Knowledge In Chinese Cultural History* – c'est le titre de l'ouvrage recensé. *La valeur de l'exemple. Perspectives chinoises (Extrême-Orient, Extrême-Occident, n° 19, 1997)*. Ces quelques titres attestent, sans lui rendre pleinement justice, la vitalité des efforts, personnels et collectifs, qui ont été portés au cours des dernières années sur la question de savoir ce que signifiait « travailler avec le particulier » ou – pour reprendre le sous-titre de l'introduction de Passeron et Revel au volume qu'ils ont dirigé – « raisonner à partir de singularités ».

Pareilles tentatives s'inscrivent dans un projet plus large en histoire des sciences. Voici longtemps qu'on s'accorde sur l'idée qu'il n'y a pas une unique « méthode scientifique ». L'enjeu est aujourd'hui de savoir comment mettre en évidence différentes modalités de pratiques des savoirs et décrire la pluralité des méthodes sans sombrer dans la collecte des particularismes.

Historiens et philosophes des sciences ont proposé dans les dernières décennies plusieurs manières d'aborder ce problème. Emboitant le pas à John Forrester, *Thinking with Cases* s'inscrit dans le sillon creusé par Alistair Crombie (*Styles of Scientific Thinking in the European Tradition*, Londres, Duckworth, 1994) et approfondi par Ian Hacking dans ses différents travaux sur les styles de raisonnement. L'ambition, que ses auteurs reprennent à John Forrester, est celle de plaider en faveur de l'idée que le « cas » constituerait un style de raisonnement qu'il conviendrait d'ajouter aux listes proposées par Crombie et Hacking.

Le titre de l'ouvrage de Crombie annonce clairement un propos essentiellement centré sur l'Europe. Si je renonce aux nuances, je dirai que Hacking n'a pas véritablement jugé utile d'élargir l'enquête à des sources autres. Quant aux spécialistes des traditions savantes extra-européennes, rares pour l'instant ont été ceux qui ont choisi de s'intéresser à ce chantier. Mark Elvin et Geoffrey Lloyd font figure d'exception. L'un des enjeux essentiels de *Thinking with Cases* est de se joindre à ce mouvement de réflexion, en s'appuyant sur des sources chinoises. Ce n'est pas l'un des moindres

mérites de l'ouvrage que de contribuer ainsi à rompre l'isolement dont souffrent les études sur les sciences en Chine et à imposer la Chine dans des débats qui portaient jusqu'alors pour l'essentiel sur l'Europe. Ce faisant, on peut également espérer que des travaux comme ceux que réunit *Thinking with Cases* pourront renouveler une histoire des sciences en Chine qui se trouve écartelée entre le simple compte rendu des résultats dont témoignent les documents et une histoire peu soucieuse des opérations intellectuelles des acteurs. Par contraste, l'ouvrage recensé illustre une forme d'histoire culturelle et sociale des savoirs attentive à la manière dont les raisonnements se pratiquent et dont les savoirs se déploient, attentive aussi à la lecture des traces écrites, qu'elles soient ouvrages ou notes.

*Thinking with Cases* est le fruit d'une dizaine d'années de collaboration entre historiens de la Chine. Le travail débuta en 1997, par une rencontre portant spécifiquement sur les récits de cas (*case histories*) en médecine. Les discussions firent émerger plus généralement le « cas » comme forme de pratique savante, susceptible de permettre de saisir la nature de pans de connaissances « techniques » en Chine à la période moderne et d'éclairer le statut des « spécialistes » de ces savoirs. Au total, *Thinking with Cases* se penche essentiellement sur l'emploi du cas dans des pratiques de la médecine et des pratiques légales aux époques moderne et contemporaine, dans la mesure où ce type d'écrit a alors fait l'objet, pour ces deux domaines en Chine, d'écrits spécifiques. L'ouvrage traite aussi, mais de façon subsidiaire, de deux autres champs dans lesquels le *an* – terme que les auteurs rendent par « cas » – est au cœur de deux genres d'écrit : le bouddhisme chan avec la pratique des *gong'an* 公案 – Robert Sharf traduit : « public cases » (chap. 7) – et la philosophie d'obédience confucéenne avec la publication des *xue'an* – « cases of learning » (chap. 8, dû à Chu Hung-lam).

Cette composition de l'ouvrage appelle quelques remarques. *Thinking with Cases* aborde le « cas » comme l'enregistrement de faits relatifs à un individu ou à une situation particulière, et il s'intéresse aux formes de raisonnements qui prennent appui sur ce mode de notation des faits. Or le recours à l'individuel, au particulier, au singulier se présente, dans les démarches de savoir, sous divers angles, au nombre desquels on compte, entre autres, le cas, l'exemple, le paradigme. Quels critères permettent de distinguer ces diverses instances et comment opposer les formes de raisonnement selon qu'elles mobilisent les unes ou les autres ? La question n'a pas encore fait à ma connaissance l'objet d'un traitement systématique. Comment, par ailleurs, ces catégories d'observateurs s'articulent-elles aux catégories explicites qu'emploient certains acteurs ? Dans son introduction, Charlotte Furth donne la priorité à la catégorie de *an* 案 – c'est d'ailleurs le caractère dont une belle calligraphie illustre la couverture –, tout en signalant que les sources juridiques parlent également de *li* 例, *shi* 事, de *yu* 獄, que les érudits employés par l'administration s'appuyaient sur des *gushi* 故事 (« événements passés »). Comment ces catégories d'acteurs se raccordent-elles les unes aux autres ? Parle-t-on exactement du « cas », seulement du « cas » et du « cas » dans toute son extension, lorsqu'on traite du *an* ? Ou faut-il tenter de préciser les liens entre ces deux catégories ? Pour autant que je puisse en juger, ces questions ne me paraissent pas encore tranchées.

Elles le sont d'autant moins qu'en choisissant de se concentrer sur les domaines de la médecine, de la loi, et dans une moindre mesure de la religion et de la philosophie, le livre aborde le cas sous un angle peut-être particulier. D'autres disciplines peuvent en effet recourir au cas, qu'elles produisent des textes de cas ou prélèvent dans des documents des extraits où elles lisent des cas. Nous avons évoqué l'histoire. On peut également penser à la divination ou aux mathématiques. Or cet élargissement de la focale montre que le cas ne se caractérise pas toujours par le fait d'être le lieu d'un enregistrement de faits empiriques, pas plus, en réalité, qu'il ne va de soi qu'il traite de l'individuel ou du circonstanciel. Il suffit de penser au raisonnement par cas en mathématiques pour s'en convaincre. C'est dire qu'en se concentrant sur le cas comme relevant de ce qui transforme les faits en « évidence », comme pouvant se rédiger sous une forme narrative, les auteurs traitent en fait de « cas » particuliers. La remarque mérite d'être gardée en tête pour éviter des généralisations infondées.

Il n'en reste pas moins que l'étude de cette forme de « cas » en Chine reste précieuse pour l'histoire des savoirs, et ce d'autant plus que ce sont d'abord et avant tout de tels « cas » qui ont suscité la floraison de travaux mentionnés en ouverture de ce compte rendu.

Le groupe dont les travaux ont amené à la publication de *Thinking with Cases* a abordé les cas traités sous plusieurs angles. Dans un premier volume en chinois, compagnon de celui-ci et dirigé par Ping-chen Hsiung, l'accent a été mis sur la manière dont les cas enregistrent les *faits empiriques* en vue de faire preuve. Le titre en est parlant : *Que les preuves empiriques parlent. Volume sur la Chine (Rang zhengju shuohua : Zhongguo pian 讓證據說話。中國篇, Taipei, Maitian 麥田出版社, 2001)*. Notons que ce dernier ouvrage fait pendant à un autre volume en chinois, dirigé également par Ping-chen Hsiung 熊秉真 et paru la même année dans la même maison d'édition sur le cas hors de Chine. Je signalerai en particulier, dans cet autre volume, l'article de Ho Da-an sur l'histoire du terme *an* et des écrits formés de tels cas (何大安, « 論「案」、「按」的語詞關係及案類文體的篇章構成 » (« Sur les relations entre les termes *an* (cas) et *an* (commentaire) et la formation des écrits des genres du type *an* (cas) », dans Hsiung Ping-chen, éd., *Volume sur la Chine*, Taipei, 2001, p. 321-337).

*Thinking with Cases* apporte, pour sa part, un éclairage aussi original que précieux sur les *textes* qui enregistrent les cas. Il m'est impossible, dans le contexte d'un compte rendu, de rendre justice à l'ensemble des perspectives qu'offre l'ouvrage. Qu'il me soit permis ici de dégager, afin d'illustrer l'intérêt que le volume présente, un certain nombre de pistes d'étude qu'il propose pour aborder ce type d'écrits en tant que tels.

L'un des critères que l'ouvrage fait valoir pour distinguer entre les divers textes qui nous rapportent des cas est celui du public visé. Les textes de cas peuvent être à caractère privé, comme les documents de travail que se constitue un praticien pour son exercice propre. Ils peuvent être à caractère semi-privé. L'ouvrage illustre le phénomène de façon suggestive par ces cas qu'un magistrat rédige pour que ses conclusions soient contrôlées par un supérieur. Enfin, les cas peuvent être insérés dans des écrits publics, ces derniers pouvant même parfois être pour l'essentiel constitués de cas. *Thinking with Cases* s'intéresse plus largement aux usages qui sont faits de ces textes de cas, aux différents publics qui les consomment, et, corrélativement, aux techniques littéraires



qui sont mises en œuvre pour leur rédaction ainsi qu'au statut social qu'ils confèrent à leur auteur. On y découvre que les écrits en question peuvent au cours de l'histoire changer de statut. L'un des exemples les plus frappants en est fourni par ces biographies de lettrés – par exemple des praticiens de la médecine – dont la composition intègre un florilège de cas sélectionnés pour illustrer les spécificités de leur exercice. Ce type de biographie pose de nombreuses questions passionnantes, on l'imagine.

Sur un tout autre plan, comme le souligne Charlotte Furth, une des caractéristiques des cas est de ne se concevoir que par groupes. Là encore, on relève diverses formes d'« écriture » de ces ensembles aussi bien que différentes modalités de rédaction des éléments en vue de leur insertion dans l'ensemble. On peut penser autant à la constitution d'archives, où l'on conserve des notes prises, qu'à la publication par un auteur d'un choix des cas qu'il a personnellement traités, voire à la compilation de cas prélevés par un éditeur selon des principes et dans des sources qui s'offrent à l'étude. Quels sont les modes d'organisation de ces ensembles? Comment permettent-ils l'emploi de tel ou tel cas et la circulation entre eux? Il s'agit là encore d'une piste particulièrement prometteuse que fraye l'ouvrage dans la perspective d'une histoire de l'écrit savant. Puisse cet exemple servir de base pour amorcer le dialogue entre les domaines de l'histoire des sciences et inspirer des travaux de même nature.

Karine CHEMLA

*Raison(s) d'État(s) en Europe. Traditions, usages, recompositions*, dir. Brigitte KRULIC, Berne, Peter LANG (*Travaux Interdisciplinaires et Plurilingues*, vol. 13), 2010, vi-261 p.

Aussi bien du point de vue de ses « traditions » que de ses « usages » ou encore de ses « recompositions », la notion de raison d'État, en particulier dans le contexte de son lieu de naissance et de développement, c'est-à-dire l'Europe moderne à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, est complexe, polymorphe, mais sa conceptualité et son histoire sont de mieux en mieux documentées. S'agissant des « traditions » – on songera ici en particulier aux traditions machiavélienne, « machiavélique » ou botérienne, même si elles ne sont certes pas les seules – on peut mentionner, sans aucune prétention à l'exhaustivité, les travaux de Michel Senellart (*Machiavélisme et raison d'État : XI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presse universitaires de France, 1989), de Maurizio Viroli (*From politics to reason of State : the acquisition and transformation of the language of politics, 1250-1600*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992) ou d'Artemio Enzo Baldini (*Botero e la « Ragion di Stato »*, Florence, Leo S. Olschki, 1992). S'agissant de ses « usages », on peut évoquer les noms d'Étienne Thuau (*Raison d'État et pensée politique à l'époque de Richelieu*, Paris, Armand Colin, 1966, rééd. Paris, Albin Michel, 2000), mais aussi de Rodolfo De Mattei (*Il Problema della « ragion di Stato » nell'età della Controriforma*, Milan/

Naples, R. Ricciardi, 1979) ou encore de Michael Stolleis (*Staat und Staatsräson in der frühen Neuzeit. Studien zur Geschichte des öffentlichen Rechts*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1990). Enfin, pour les « recompositions », il faut certainement indiquer les ouvrages de Carl Joachim Friedrich (en particulier son *Constitutional reason of state. The survival of the constitutional order*, Providence, Brown University Press, 1957) ou ceux publiés en France sous la direction de Christian Lazzeri et Dominique Reynié (*La Raison d'État: politique et rationalité* et *Le Pouvoir de la raison d'État*, Paris, Presses universitaires de France, 1992) ou, plus récemment, sous celle de Laurie Catteeuw (*Réalisme et mythologie de la raison d'État (I) et (II)*, *Revue de synthèse*, t. 130, n° 2 et n° 3, 2009). Sans oublier, assurément, le grand livre de Friedrich Meinecke (*Die Idee der Staatsräson in der neueren Geschichte*, Munich/Berlin, Oldenbourg, 1924): un livre désormais classique, c'est-à-dire à la fois incontournable et digne d'être inlassablement discuté.

Qu'apporte alors de nouveau le livre collectif édité sous la direction et la responsabilité scientifiques de Brigitte Krulic? En moins de trois cents pages, le projet ne saurait être de proposer une étude complète et synoptique de la ou des « raison(s) d'État(s) en Europe ». Les études réunies sont donc plutôt conçues comme une sélection d'axes problématiques déterminés, des « exemples » dit Brigitte Krulic dans sa présentation (p. 5). Ainsi, décision a été prise, dans la première partie du livre, de ne pas étudier les premiers théoriciens revendiqués et assumés de la raison d'État, comme le jésuite (déchu) piémontais Giovanni Botero, mais plutôt les « conditions d'émergence » du concept de raison d'État aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles à travers des analyses de la pensée de Nicolas Machiavel par Pasquale Pasquino (p. 11-34) et Laurie Catteeuw (p. 35-52), et de la pensée de François Guichardin par Emanuele Cutinelli-Rendina (p. 53-60), qui se penche sur la signification de l'occurrence (la plus ancienne connue à ce jour, semble-t-il) du syntagme « raison d'État » dans le *Dialogue sur la façon de régir Florence* (ouvrage composé entre 1521 et 1525 mais resté inédit jusqu'en 1867). Dans la deuxième partie consacrée aux « contextes et controverses », l'Europe qui est examinée par les auteurs est principalement allemande, avec trois articles proposés à ce sujet par Günther Heydemann (p. 73-90), Gerda Hassler (p. 91-103) et Bernd Zielinski (p. 126-154). La situation de l'Angleterre des rois Stuart, par exemple, n'est pas étudiée thématiquement, pas plus du reste que celle de la France de l'absolutisme de l'Âge classique. Le cas de la France n'est pourtant pas absent, avec une étude de Brigitte Krulic (p. 105-126) sur les liens en apparence paradoxaux noués lors de l'affaire Dreyfus entre le républicanisme et les principes de la raison d'État. On lira également un essai suggestif de Gius Gargiulo (p. 155-170) sur les usages de Machiavel dans l'Italie moderne à partir des préfaces au *Prince* qu'ont rédigées Benito Mussolini en 1926, Bettino Craxi en 1986 et Silvio Berlusconi en 1992 (curieusement, la date de cette dernière préface n'est pas donnée dans l'essai). Une troisième et dernière partie s'attache enfin à cerner les « recompositions contemporaines de la raison d'État ». Ce sont les concepts juridico-politiques d'état d'urgence et d'état d'exception qui retiennent ici l'attention des analystes. Aucun n'entend pourtant questionner l'œuvre de Carl Schmitt pour elle-même, en particulier l'une de ses thèses directrices, celle selon laquelle l'intérêt des situations extrêmes, c'est-à-dire des cas où l'ordre juridique est suspendu ou absent, est de manifester l'irréductibilité de la composante décisionnelle

du droit à sa composante normative. Il s'agit plutôt pour les auteurs, principalement des juristes et des historiens du droit, d'analyser des situations contemporaines concrètes : en Allemagne par Eckart Klein (p. 197-211), en Italie par Fulvio Pastore (p. 213-219), au niveau de la Cour européenne des droits de l'homme par Éric Maulin (p. 221-236) ou en Russie par Jean-Robert Raviot (p. 237-261). Il convient de souligner dans cette partie la remarquable étude de Michel Senellart (p. 173-195) consacrée à la pensée de Carl Joachim Friedrich, la première en France à ce jour aussi minutieuse et problématisée. L'auteur, rétablissant certaines imprécisions de Giorgio Agamben dans son livre de 2003 *Stato di eccezione*, montre en particulier pourquoi le concept de « dictature constitutionnelle » que Friedrich a entrepris d'exposer en 1937 dans *Constitutional Government and Politics. Nature and Development* ne représente aucunement, comme on le dit parfois, un simple « habillage » du concept schmittien de dictature élaboré en 1921, dans *Die Diktatur: von den Anfängen des modernen Souveränitätsgedankens bis zum proletarischen Klassenkampf*. En effet, ce n'est pas à partir du modèle de la dictature de commissaire, tel que l'avait théorisé Schmitt, mais bien contre lui que Friedrich s'attacha à penser les conditions d'un pouvoir d'exception constitutionnel, car, à la suite de l'échec de la Constitution de Weimar, Friedrich perçut la dictature commissariale comme une forme de pouvoir tendant, en vertu de sa logique même, à mettre en péril l'ordre constitutionnel qu'elle avait pourtant pour fin de protéger.

Outre la qualité scientifique intrinsèque des études qu'il rassemble, l'ouvrage collectif dirigé par Brigitte Krulic présente deux intérêts théoriques et méthodologiques évidents. D'abord, il montre que, pour comprendre adéquatement les mutations les plus récentes de l'État de droit face aux circonstances exceptionnelles, il est indispensable de prendre en compte l'histoire sinieuse de l'État moderne et de tenter de suivre au fil des siècles la circulation et les remaniements de la notion de raison d'État. Ensuite, il fait apparaître la fécondité (indéniable, sans que cela constitue une démarche totalement inédite) qu'il y a à créer sur ces thématiques les conditions d'un dialogue interdisciplinaire entre historiens, philosophes, juristes et politologues.

Certains présupposés conceptuels et méthodologiques structurant l'ouvrage doivent pourtant faire l'objet d'une discussion. À cet égard, deux points méritent certainement d'être soulignés. 1) Dans sa présentation, Brigitte Krulic adopte implicitement les principes du « théorème de la sécularisation » schmittien (en vertu duquel les catégories modernes ne seraient que des catégories théologiques passées, transférées de la sphère sacrée à la sphère profane), lorsqu'elle soutient que le concept de raison d'État révélerait à quel point « l'État souverain s'impose comme une forme sécularisée de l'omnipotence divine, source du droit qui juge sans pouvoir être jugée » (p. 2). C'est peut-être là faire peu de cas des critiques de l'idée de sécularisation développées, par exemple, par un Hans Blumenberg. Or, précisément, le concept de raison d'État n'exprime-t-il pas à sa manière les qualités nouvelles du temps politique et juridique qui s'ouvrent avec la modernité, non pas seulement eu égard aux circonstances et aux temps opportuns, mais aussi eu égard à une considération renouvelée des temps longs ? Chez un Botero, par exemple, le souci pour les *forze* de l'État administratif et territorial moderne, supposant la constitution de savoirs positifs nouveaux orientés vers le gouvernement efficace, n'est-il pas la contrepartie d'une conscience nouvelle de la fragilité et de la mortalité des institutions juridico-politiques humaines ? 2) Est-il

en outre légitime, comme le fait Stamatios Tzitzis (p. 63-71), de projeter sur la pensée platonicienne la catégorie de raison d'État? N'est-ce pas là procéder à une dissolution pure et simple des ruptures conceptuelles et historiques qu'opère l'idée moderne de raison d'État? Suffit-il de repérer dans *Les Lois* de Platon une pratique politique du mensonge pour parler de raison d'État? Pourquoi ne trouve-t-on alors dans la langue et la pensée grecques en général aucun équivalent, strict ou approché, de l'expression « raison d'État »? La notion grecque de *polis* peut-elle d'ailleurs vraiment être identifiée, aussi bien conceptuellement qu'historiquement, à celle d'État? L'auteur ne donne pas d'élément de réponse à ces questions et son analyse, très décontextualisée, ne permet peut-être pas de les problématiser.

Dominique WEBER

*Explorations et voyages scientifiques de l'Antiquité à nos jours. Actes du 130<sup>e</sup> congrès national des sociétés historiques et scientifiques, La Rochelle, 2005*, dir. Christiane DEMEULENAERE-DOUYÈRE, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, Paris, 2008, 622 p., ill.

Sous ce titre ambitieux, le lecteur ne trouvera pas une histoire générale des voyages scientifiques ou des explorations, mais une collection d'études particulières portant le plus souvent sur un voyageur ou une expédition, entre la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle et la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Les contributions de Germaine Aujac et de Rachid Bouzidi permettent de justifier la référence à l'Antiquité, mais le Moyen Âge et le XVI<sup>e</sup> siècle sont complètement absents. Lacune qui peut s'expliquer par le fait que cet ouvrage, publication partielle du 130<sup>e</sup> congrès national des sociétés historiques et scientifiques organisé par le CTHS en avril 2005 à La Rochelle sous le titre « Voyages et voyageurs », puise pour l'essentiel dans les sessions de ce colloque consacrées aux voyages scientifiques et aux explorations des époques moderne et contemporaine. C'est donc un Âge classique de l'exploration et du voyage que ce gros volume propose de parcourir au fil des vingt-sept contributions rassemblées par Christiane Demeulenaere-Douyère.

La sensibilité à l'histoire sociale et culturelle des sciences que manifeste la directrice d'ouvrage, conservateur général du patrimoine aux Archives nationales (section du XIX<sup>e</sup> siècle) et spécialiste du patrimoine industriel et technique et de l'histoire de l'invention, permet de dépasser l'hétérogénéité des textes, caractéristique des publications de colloques. Se dégageant ainsi à la lecture certains des thèmes propres à une histoire des voyages envisagée dans ses relations à l'histoire des savoirs, qui doit beaucoup aux travaux de Marie-Noëlle Bourguet, largement cités dans l'introduction.

Ainsi, plusieurs contributions évoquent la question de l'encadrement du voyage par les institutions savantes, qui cherchent à diriger à distance le regard des voyageurs et leurs gestes de collecte par des instructions, et qui se posent, au retour, en instance de

validation des savoirs. Cristina González de Uriarte et José M. Oliver Frade signalent les instructions des astronomes de l'Académie royale des sciences reçues par Louis Feuillée pour son voyage aux Canaries en 1724 (déterminer les positions de l'Île de Fer et de Ténériffe, mesurer l'altitude du pic du Teide), et les controverses à son retour sur les méthodes de calcul employées. Le naturaliste Charles Plumier, dont l'œuvre ichtyologique est étudiée par Michel Thireau *et alii*, obtient quant à lui, au retour d'un premier voyage aux Antilles effectué en 1689-1690, le titre de botaniste du roi ainsi qu'une pension qui lui permet de multiplier les voyages, le dernier devant être consacré à l'étude du quinquina au Pérou à la demande du surintendant du Jardin du roi. Jacqueline Goy décrit brièvement, à propos de l'expédition de Baudin aux Terres australes (1800-1804), la nouvelle configuration des institutions scientifiques nées sous la Révolution ou le Consulat (Institut, Muséum national d'histoire naturelle, ainsi que l'éphémère Société des observateurs de l'Homme), qui cherchent à leur tour à encadrer le voyage et les découvertes. La question est au cœur de la contribution de Catherine Vadon, qui étudie les différents outils dont se dote le Muséum à cet effet : publication régulière de recueils d'instructions puis, sous la direction d'Alphonse Milne-Edwards (1891-1900), publication d'un bulletin, institution d'une « réunion des naturalistes » et d'un enseignement spécifiquement destiné aux voyageurs naturalistes.

L'étude des régimes de sociabilité qui donnent forme au voyage savant constitue un second thème transversal majeur. Ainsi, Céline Ronsseray montre à travers l'analyse de la correspondance de Jacques-François Artur, médecin du roi et historien installé en Guyane française au XVIII<sup>e</sup> siècle, comment le travail de cet auteur s'insère dans un vaste réseau de sociabilité savante. C'est aussi à partir d'une correspondance qu'Élodie Kennel analyse le lien entre mobilité savante et mobilité sociale, en retraçant les déplacements d'un médecin du XVII<sup>e</sup> siècle, dont les voyages souvent motivés par la nécessité tiennent plutôt des tribulations d'un érudit à la recherche de protecteurs à travers la République des lettres que du voyage savant. Jérôme Lamy analyse très finement l'évolution des liens entre sociabilité, mobilité et production de savoir, qui caractérisent l'astronomie toulousaine : le nomadisme des « astronomes gyrovagues des Lumières », qui sacrifient l'observation aux exigences d'une sociabilité intellectuelle et mondaine, laisse place au début du XIX<sup>e</sup> siècle à une « déambulation savante » qui conduit les astronomes toulousains à fréquenter d'autres observatoires ou à prendre part à de petites expéditions au programme scientifique bien défini, puis, à la fin du siècle, à des campagnes de terrain au cours desquelles la hiérarchie stricte qui caractérise l'organisation du travail au sein de l'observatoire est suspendue. Grégory Beriet montre aussi comment le durcissement du partage, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, entre voyageurs naturalistes embarqués, dévolus à la collecte, et savants de cabinet se réservant le travail scientifique de la taxinomie, est battu en brèche par les officiers de santé de la marine issus de l'École de Rochefort qui, tout en se mettant au service d'une science d'État, affirment la primauté de l'observation empirique qui les conduit à explorer des rapprochements transdisciplinaires entre biologie, ethnologie et histoire.

La question du partage des tâches entre les acteurs dans le cadre de la construction institutionnelle et épistémologique des disciplines rencontre ainsi celle des régimes de connaissance à l'œuvre dans le voyage (observation, savoir par ouï-dire, savoir livresque) qu'aborde en particulier l'article de Simona Boscani Leoni à propos des

voyages alpins de Johann Jakob Scheuchzer, entre observations « autoptiques », autorités et « voix autochtones ». Le beau texte de Lucille Haguet réévalue ainsi la part d'observation personnelle dont on peut créditer Paul Lucas, « auteur » de trois voyages en Égypte et généralement tenu pour un affabulateur, mais dont les exagérations sont en partie dues aux « arrangeurs » réputés plus savants que lui, auxquels il a confié la mise en récit de ses voyages.

Plusieurs auteurs s'intéressent aux modalités de l'écriture du voyage et aux genres qu'elle mobilise (analyse de la genèse des récits de Bernardin de Saint-Pierre par Gabriel-Robert Thibault), à la relation texte-image (les dessins du géomorphologue William Davis étudiés par Caroline Doublier), ou texte-carte (les difficultés de la cartographie de la Louisiane par Cavelier de La Salle présentées par Monique Pelletier). D'autres mettent en évidence les conditions pratiques du voyage qui déterminent la construction des savoirs, à travers les types d'interaction qu'ils autorisent: c'est le cas des missionnaires en Afrique australe et orientale étudiés par François Bart, Annie Lenoble-Bart et Alain Ricard, ou des explorateurs Jules Crevaux et Henri Coudreau en Guyane, dont Francis Dupuy montre bien comment les choix en termes de modalités du déplacement informent le regard sur les espaces comme sur les populations. De même, les conditions de voyage sont au cœur de l'analyse que propose Marie-Pierre Dausse des itinéraires de Léon Heuzey en Acarnanie et en Macédoine, et permettent de comprendre le moment charnière où les savoirs antiques cèdent la place à une archéologie de fouilles.

La problématique des lieux de savoir traverse un certain nombre de contributions de l'ouvrage, en particulier celle de Jean-Loup d'Hondt et Hans Brattström, qui étudient les stations de biologie marine à partir de leurs efforts publicitaires pour attirer les chercheurs, ou celle d'Alain Coutelle qui décrit les voyages d'étude en Algérie organisés par la Société géologique de France comme autant d'occasions de confrontations entre les interprétations des géologues venus de métropole, qui établissent des continuités entre les deux rives de la Méditerranée, et celles des géologues de l'« école d'Alger » qui les accueillent et insistent, quant à eux, sur la spécificité géologique des formations locales. C'est aussi la dimension coloniale des savoirs sur les lieux qu'explore le texte que Clémentine Gutron consacre à Louis Carton, « inventeur » des sites archéologiques de Tunisie, qui lance des passerelles entre métropole et colonie, entre présent et futur colonial dans une fiction touristique prospective, *La Tunisie en l'an 2000*.

L'ouvrage manifeste une conception large et décloisonnée des savoirs du voyage, en accueillant nombre de contributions consacrées à des voyages dont la vocation n'est pas proprement scientifique, mais qui portent sur des savoirs techniques ou commerciaux. La mission destinée à expertiser la qualité et les caractéristiques du marché des bois de mûre dans la Baltique au XVIII<sup>e</sup> siècle, étudiée par David Plouviez, en est un bon exemple, tout comme l'analyse proposée par Annie Lagarde d'un intérêt nouveau pour la description des mondes industriels qui se manifeste dans certains articles de la revue *Le Tour du Monde* dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

L'intérêt de ce livre réside donc dans la variété des types de voyages abordés, des espaces parcourus et des périodes, mais on peut regretter que cette diversité ne s'accompagne pas d'un effort de problématisation, l'introduction proposant une simple succession de résumés des articles. Par ailleurs, l'ouvrage souffre d'une certaine

hétérogénéité épistémologique en ne choisissant pas entre la conception internaliste de l'histoire des sciences, très présente chez les spécialistes des disciplines scientifiques pour lesquels l'étude d'un voyage est prétexte à évaluer la qualité de la production scientifique du voyageur au regard des connaissances actuelles, et une approche plus culturelle et sociale développée par ailleurs. On peut aussi regretter l'absence assez générale des références aux travaux anglo-saxons qui ont renouvelé l'approche de l'histoire des rapports entre voyages et savoirs, tels ceux de Justin Stagl (*A History of Curiosity. The Theory of Travel 1550-1800*, Chur, Harwood Academic Publishers, 1995), de Lorraine Daston (« On Scientific Observation », *Isis*, vol. 99, n° 1, 2008, p. 97-110), ou de Dorinda Outram (« New Spaces in Natural History », dans Nicolas Jardine, James A. Secord, Emma C. Spary, éd., *Cultures of Natural History*, Cambridge University Press, 1996, p. 249-265 ; « On Being Perseus: Travel and Truth in the Enlightenment », dans David N. Livingstone, Charles W. J. Withers, éd., *Geography and Enlightenment*, Chicago, University of Chicago Press, 1999, p. 281-294), au profit de l'ouvrage de Daniel Roche (*Humeurs vagabondes. De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Paris, Fayard, 2003), unanimement cité par les auteurs. Enfin, si certaines contributions esquissent les contours d'une culture du voyage et de l'exploration qui peut renvoyer aux travaux de Felix Driver (*Geography Militant. Cultures of Exploration and Empire*, Oxford, Blackwell Publishers, 2001), d'autres se laissent prendre à une mythologie de l'explorateur non déconstruite.

Isabelle SURUN

André CHARRAK, *Empirisme et théorie de la connaissance. Réflexion et fondement des sciences au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Vrin (Bibliothèque d'histoire de la philosophie), 2009, 176 p., bibliogr., index.

L'objet de l'ouvrage est d'examiner comment la théorie de la connaissance des empiristes continentaux du XVIII<sup>e</sup> siècle s'articule avec la métaphysique, dans un contexte où la philosophie, qui commence à être recentrée autour du problème de la connaissance, en viendrait à faire fi de considérations métaphysiques proprement dites. Selon Charrak, cette articulation est double. D'un côté, les empiristes continentaux des Lumières transforment la science des premiers principes en une étude du fonctionnement cognitif de l'esprit humain. Ce mouvement de transformation, lié à la diffusion des idées de Locke en Europe et illustré par *l'Essai sur l'origine des connaissances humaines* de Condillac, abordé par Charrak dans une précédente étude (*Empirisme et métaphysique. L'Essai sur l'origine des connaissances humaines de Condillac*, Paris, Vrin, 2003), est bien établi depuis les travaux de Cassirer sur le problème de la connaissance en général et sur le siècle des Lumières en particulier. Mais, d'un autre côté, que les empiristes des Lumières rompent avec cette forme de connaissance philosophique qu'est la forme du système métaphysique au profit d'une démarche expérimentale, qui se refuse à régler

la science avant l'application effective de l'esprit aux différents objets de l'expérience, ne veut pas dire que leur philosophie de la connaissance et des sciences soit dénuée d'enjeux métaphysiques. Précisément, leurs analyses du savoir, qui impliquent moins une mise entre parenthèses de la métaphysique qu'une détermination à nouveaux frais des compétences de cette discipline, sont « comme hantées par des problèmes métaphysiques » (p. 158), en l'occurrence par celui de la substantialité éventuelle du sujet connaissant, et par celui de la détermination des principes logiques et ontologiques au fondement du système des sciences. L'empirisme reprend ainsi à son compte des problèmes nés en site rationaliste. La productivité philosophique de cette reprise, qui ne va pas sans l'introduction de toute une série de déplacements conceptuels, pointés dans l'ouvrage, souligne que le discours philosophique est structuré par des points de tension suscités par des problèmes eux-mêmes historiquement constitués, contrairement à ce que pouvait suggérer Foucault, dont la théorie de l'*épistémè*, dans les *Mots et les choses*, tendait à réduire les conflits et les querelles à de simples effets de surface.

L'établissement de cette thèse, de ses présupposés philologiques et de ses conséquences philosophiques requiert de reconstituer le geste philosophique des empiristes continentaux des Lumières dans toute sa complexité problématique. Il présuppose en particulier de faire voir la structure paradoxale du champ de l'empirisme, engagé à la fois dans une analyse génétique des idées et dans une approche fondationnaliste du savoir, qui revient à affirmer l'impossibilité de dériver directement de concepts abstraits de l'expérience les théories scientifiques existantes, en particulier les sciences physico-mathématiques. En d'autres mots, il nécessite de montrer que la théorie de la connaissance et la philosophie des sciences des Lumières sont traversées par une série d'oppositions fondamentales, entre une philosophie du sujet, d'une part, et une philosophie du concept d'autre part. Tels sont les axes selon lesquels les deux parties de l'ouvrage se distribuent.

Dans un premier temps (« L'empirisme de la genèse : le problème de la réflexion à l'Âge classique », p. 19-91), il s'agit ainsi d'examiner les problèmes posés par les tentatives réductionnistes des empiristes franco-berlinois, qui prétendent rapporter la formation des connaissances aux conditions de l'expérience sans faire perdre aux énoncés scientifiques leur généralité et leur nécessité. Charrak s'appuie, à cette fin, sur une étude du concept de réflexion, en postulant que cette opération, qui « marque le moment où le sujet devient actif dans sa propre genèse et manipule des contenus mentaux qui se sont au préalable imprimés en lui » (p. 19), permet « comme par métonymie, de comprendre l'analyse gnoséologique conduite par les empiristes » (p. 25). L'auteur montre d'abord que la réflexion est une invention lockéenne, préparée d'un point de vue logique et psychologique par Descartes et Gassendi, et discutée en termes métaphysiques par Leibniz, pour qui elle illustre un parti pris internaliste peu compatible avec la thèse de l'expérience comme origine de toutes les connaissances. Il analyse ensuite les débats auxquels la réflexion donne lieu chez les empiristes des Lumières. Ceux-ci, héritiers non seulement de Locke mais aussi de Leibniz, dont la philosophie leur est connue grâce au recueil de Pierre des Maizeaux (*Recueil de diverses pièces, sur la philosophie, la religion naturelle, l'histoire, les mathématiques, etc., par Mrs Leibniz, Clarke, Newton et autres auteurs célèbres*, 1<sup>re</sup> éd., Amsterdam, Duvillard et Changuiou, 1720), tantôt réduisent la réflexion à la sensation (Condillac),



tantôt reprennent l'idée d'une aperception par l'esprit de sa propre nature à l'occasion de certaines opérations (Rousseau). Autour de cette ligne de partage se jouent des réponses divergentes à la question des conditions selon lesquelles l'esprit prend connaissance de ses opérations et à celle de la capacité de l'esprit à accéder à des vérités nécessaires à partir de matériaux reçus dans la sensation. Ces deux questions, en mettant le réductionnisme à l'épreuve, permettent de se représenter l'horizon de difficultés métaphysiques dans lequel se déploie l'empirisme de la genèse. D'une part, qu'il soit possible ou non de dériver en tant que telle la réflexion de facultés originellement passives, parce que dédiées à la réception et à la conservation des sensations en l'esprit, engage des discussions sur le caractère représentatif ou non des idées que forme l'esprit et soulève le problème ontologique de savoir si la pensée peut être réduite au rang de modification de la matière. D'autre part, que la réflexion soit ou non une source de connaissances à part entière pose à nouveaux frais le problème du fondement de la certitude, car passer d'une théorie du possible à une égologie (p. 88) ne signifie nullement abandonner toute visée d'universalité et de nécessité. Les empiristes de la genèse participent ainsi d'une refonte de la métaphysique, dont ils inscrivent les principes dans les bornes des connaissances humaines, tout en réaffirmant, par ailleurs, le caractère fondateur de cette discipline pour le savoir.

La conscience des limites du réductionnisme, tout en conduisant certains auteurs, comme Rousseau, à renoncer à la problématique de la connaissance (p. 91), n'en a pas moins pour principal effet de relancer le questionnement épistémologique des empiristes. Ceux-ci, comme le montre Charrak dans la seconde partie de son ouvrage (« l'empirisme de la constitution : fonder les sciences », p. 93-155), en viennent ainsi à se demander comment fonder les sciences quand, tout à la fois, on refuse l'innéité de leurs principes et les tentatives pour les dériver effectivement de l'expérience. À travers cette question, il s'agit d'envisager les sciences dans une perspective nouvelle, en tant qu'elles sont constituées historiquement, et non plus du point de vue des modalités de leur engendrement sur le plan de l'esprit. Dans ce contexte, le regard critique jeté par d'Alembert sur les tentatives déployées par Condillac dans son *Traité des systèmes* pour expliquer génétiquement la théorie harmonique de Rameau revêt un caractère exemplaire. Selon l'auteur du *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, dans la mesure où les concepts mathématiques sont des objets logiquement et ontologiquement distincts de leur instantiation figurée et expérimentale, l'appareil mathématique mobilisé, en l'occurrence par la musique spéculative, ne peut pas voir sa genèse exposée effectivement à partir des sensations. Mais il ne suffit pas de reprendre la critique leibnizienne du style ecclésiastique de démonstration en géométrie, qui prétend établir une vérité générale à partir de l'examen d'une figure particulière, pour construire une philosophie empiriste des sciences. Il reste encore à penser le cadre interprétatif qui serait à même de rendre compte des sciences dans leur développement historique, à partir des principes et des concepts qu'elles utilisent effectivement. Cette élaboration prend la forme d'une réécriture du programme de mise en ordre systématique des savoirs qui était celui de la *mathesis universalis* cartésienne. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'évolution connue par cette mathématique depuis la mort de l'auteur du *Discours de la méthode* se traduit notamment par l'attribution à celle-ci d'un rôle nouveau de fondement de la mécanique rationnelle, alors qu'il apparaît que les sciences, liées davantage que par un rapport

de subalternation, s'appliquent les unes aux autres. Cette théorie de l'application des mathématiques à l'expérience peut alors servir de critère de classification des sciences existantes, suivant qu'elles sont apodictiques ou, au contraire, qu'elles présentent un caractère expérimental non réductible au calcul logique. Elle engage ainsi une réflexion sur la connexion des sciences, qui renseigne sur le type de certitude auquel elles peuvent prétendre, tout en fondant une première histoire des sciences. Cette réflexion recouvre une portée métaphysique. D'une part, elle engage la visée d'un système des sciences, qui n'est pas donné à même l'expérience. D'autre part, elle est métaphysique, en cela même qu'elle met au centre la question de savoir ce qui peut valoir comme principe en matière de science et faire avancer les connaissances. À ce titre, elle prépare, à certains égards, les investigations kantienne de la *Critique de la raison pure*.

Charrak, en montrant que la théorie empiriste de la connaissance traduit une crise de la métaphysique, contribue ainsi à une réévaluation de la signification de la posture empiriste en philosophie. On reproche en effet souvent au philosophe empiriste, c'est-à-dire, par métonymie, Locke, de commettre une erreur grossière, consistant à insister bien plus que de raison sur le rôle des circonstances extérieures dans l'engendrement des idées. Une telle démarche ne lui donnerait pas les moyens de penser une activité de l'esprit par rapport à lui-même. Autant dire encore que l'empirisme ne serait pas capable de produire effectivement des connaissances scientifiques, celles-ci ne pouvant être assimilées à un recueil d'informations non traitées et non mises en forme par l'esprit. Dans *Empirisme et théorie de la connaissance*, Charrak établit qu'une telle lecture de l'empirisme revient à le ramener illégitimement à un phénoménisme dénué de fondement, en le mesurant à l'aune d'un rationalisme artificiellement figé et érigé indûment en norme de la méthodologie philosophique.

Il permet par là de bien voir que la position moderne du problème de la connaissance, mise en place à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, n'est pas l'apanage du rationalisme. Selon cette approche, connaître c'est, pour un sujet, former des représentations qui, loin de rendre compte seulement des effets produits sur lui par la rencontre des choses extérieures, renvoient à ces choses mêmes d'un double point de vue génétique et épistémique. Dans ce cadre, en effet, non seulement l'existence de ces représentations est expliquée par un principe de causalité mécanique, qui relie l'intériorité mentale au monde des corps, objet d'exploration pour la physique nouvelle, mais aussi la valeur de vérité de ces représentations est théorisée dans des enquêtes sur les fondements de la science et du discours scientifique. Or, les empiristes des Lumières, sans spéculer sur la cause physique des sensations, ne se servent pas moins de l'hypothèse mécaniste pour expliquer que les sensations répondent à certains mouvements du corps. En outre, s'ils refusent d'inscrire les idées dans l'esprit humain et partent des faits, ils ne déniaient pas toute dynamique interne à l'esprit et ne sont pas non plus conduits à perdre de vue toute visée d'un système des savoirs. La raison pouvant se mêler à la matière sans se perdre ni se voir mise en péril dans son fonctionnement, l'empirisme des Lumières ne saurait par conséquent se voir cantonné au rôle flou d'instrument critique permettant d'établir la raison contre la révélation, la tradition et l'autorité. Bien plus que cela, il engage une théorie de la connaissance pleinement constituée.

Cette thèse vient compléter de manière remarquable *Contingence et nécessité des lois de la nature au XVIII<sup>e</sup> siècle. La philosophie seconde des Lumières* (Paris, Vrin, 2006).

Dans ce texte, en étudiant le problème du statut modal des lois de la nature, Charrak a souligné que l'empirisme des Lumières, loin de s'épuiser dans les préoccupations morales de Hume et des philosophes anglo-saxons, élabore une véritable philosophie de la connaissance. Il a également montré que cette philosophie, qui voit le jour en France et en Allemagne, se décompose en une analyse génétique des choses et en un examen des procédures qui constituent chaque science. Il lui fallait alors entreprendre de décrire pour eux-mêmes les principes et les méthodes des deux voies de cet empirisme, l'empirisme de la genèse et l'empirisme de la constitution, et élucider le champ de problèmes expliquant ces scissions internes à l'empirisme.

Ces éléments apparaissent dans un livre qui alterne des micro-analyses, effectuées dans des domaines variés du savoir, des comparaisons textuelles très subtiles, inscrites dans une histoire des réceptions, et des mises en perspective qui prennent la forme d'une problématisation à chaque fois plus fine de la question de l'empirisme. « Pas de bonne philosophie, en somme, sans une rigoureuse philologie » (p. 9). Ce principe, énoncé en introduction et sans cesse vérifié, revient à prendre au sérieux l'histoire de la philosophie et à ne pas opposer, de façon stérile, des systèmes qui seraient clos, à une histoire des idées forcément ouverte et en perpétuelle transformation. Son déploiement donne lieu à un renouvellement majeur de l'histoire de l'empirisme moderne.

Élodie CASSAN

*Fichte, la philosophie pratique*, dir. Max MARCUZZI, Aix-en-Provence, Publications de l'université de Provence (Episteme), 2008, 264 p., index.

Le thème de la philosophie pratique de Fichte est bien loin d'être inexploré. On a vu ainsi ces dernières années Günter Zöller et Hans Georg von Manz réserver un tome de l'analyse de l'œuvre tardive de Fichte à cette dimension, puis éditer un recueil de textes se présentant en même temps comme une introduction générale à celle-ci (voir respectivement *Praktische Philosophie in Fichtes Spätwerk*, *Fichte-Studien* n° 29, 2006, et *Fichtes praktische Philosophie. Eine systematische Einführung*, New York/Hildesheim, Olms, 2006). Dans ces conditions, qu'est-ce qui justifie une nouvelle série d'études sur la philosophie pratique fichtéenne? Le directeur de la publication, Max Marcuzzi, ne prend guère la peine, dans sa longue et détaillée introduction, de se poser la question de l'état de la recherche mais justifie l'existence du présent volume par l'importance de la philosophie pratique dans la philosophie transcendantale chez Kant, Schelling et Fichte (p. 5-6). La chose commande donc qu'on s'y intéresse, la recherche sur le sujet pouvant bien être par ailleurs ce qu'elle est. Disons-le d'emblée : le présent recueil favorise les lectures dites systématiques, internes, aux dépens des analyses historiques. Non que les contributeurs ne soient pas des spécialistes de Fichte ; seulement, ces connaisseurs approfondissent souvent un sujet de prédilection, publication après publication. Ce groupe homogène d'études fichtéennes a tout de

même su s'ouvrir, à cette occasion, à des chercheurs étrangers réputés, ce qui donne un supplément de qualité et d'innovation à l'ouvrage.

Le recueil compte cinq parties de longueurs inégales. Les deux premières, assez brèves, comptant deux articles chacune, sont respectivement consacrées aux thèmes suivants : « fondement et aboutissement de la pratique » et « pratique et théorie ». La troisième, « Le rapport pratique à autrui », regroupe six contributions. On remarquera celle de Marco Ivaldo sur Fichte et l'horizon communautaire de l'éthique dans les leçons berlinoises de 1812. Après avoir rappelé la situation particulière d'écriture et les grands moments déductifs de la moralité, où l'on voit au passage des prises de distance nettes par rapport à Reinhold ou à Schelling (p. 100 et 102), l'interprète entre dans le sujet proprement dit. L'identité personnelle prend sens par le thème de la communauté, ensemble fondé sur le vouloir. Une analyse de l'amour clôt le propos. « L'interpersonnalité éthique n'est pas seulement un devoir, mais aussi un besoin de l'individu » (p. 112) conclut Ivaldo. Les leçons de 1812 vont ainsi bien au-delà des développements de Iéna de 1798 en ancrant la morale dans une doctrine de l'apparaître, en analysant les devoirs concrets dans et par la communauté et en misant sur la dépendance de l'individu par rapport au genre humain.

Les deux dernières parties portent sur la « détermination pratique du réel », thème bien connu depuis les travaux de Reinhard Lauth, puis sur « morale et religion ». On soulignera la contribution de Teresa Pedro, « Inertie et liberté: le problème du mal dans le *Système de l'éthique* de 1798 ». L'interprète reprend la question là où Marco Ivaldo ou Claude Piché l'avaient laissée; elle la place dans une instructive perspective de comparaison avec Schelling. Des analyses nouvelles, fondées notamment sur la prise en compte d'un cours de morale précocée, se signalent relativement aux rapports de la liberté et de la conscience (p. 230-231).

Le présent recueil vient s'ajouter à la liste croissante des publications sur Fichte, sans détoner ni se démarquer. Sans doute serait-il bon, non pas que la recherche marque un temps d'arrêt, mais qu'elle s'appuie plus explicitement sur des travaux majeurs concernant la question, comme, dans le cas du pratique chez Fichte, sur l'article de référence de Claudio Cesa, ou qu'elle explore des pans encore largement méconnus de l'œuvre du philosophe, de nombreux textes inédits ayant été mis au jour grâce à l'imposant travail d'édition de l'Académie des sciences de Bavière qui vient de s'achever.

Jean-François GOUBET

*L'Analogie dans la démarche scientifique. Perspective historique*, dir. Marie-José DURAND-RICHARD, Paris, L'Harmattan, 2008, 307 p.

Cet ouvrage collectif propose neuf études de cas, issues des mathématiques, de la physique et des sciences de la vie, dont l'ensemble engage le temps long de l'Antiquité au  $xx^e$  siècle. Ces travaux explorent différentes interventions de l'analogie dans les démarches scientifiques; ils visent à repérer les interactions entre les niveaux de signifiante du discours (lexical, logique et référentiel) impliquées par de telles interventions, ainsi qu'à historiciser les statuts de l'analogie et à préciser comment celle-ci s'exprime dans les différents contextes où elle est convoquée. La démarche de l'ouvrage s'inscrit dans le cadre plus général de questionnements relatifs aux représentations textuelles de pratiques collectives, envisagées comme s'inscrivant dans et par le langage. De fait, la question de l'analogie invite à s'interroger sur les édifications de représentations signifiantes par des œuvres scientifiques, qui tendent à la fois à structurer les relations de l'homme et de la nature et à servir de cadre aux pratiques sociales de la science.

Ces questions sont problématisées dans l'introduction de Marie-José Durand-Richard, qui mobilise à cet effet un corpus de travaux consacrés à l'analogie et engageant des études historiques, littéraires, philosophiques, anthropologiques ou psychologiques. Dans le cadre de l'intégration des questions de signification des discours dans une analyse de la science prenant en compte son historicité, l'analogie, support opératoire du transfert métaphorique, est envisagée ici à la fois comme principe général d'économie linguistique, permettant notamment d'établir des relations nouvelles entre des choses connues, et comme mécanisme de renouvellement du sens, appréhendant l'inconnu à partir du connu. L'analogie est donc étudiée par la dynamique qu'elle met en œuvre entre les différents niveaux de structuration et de signification du langage et dont il s'agit de préciser les rôles dans les processus d'élaboration des connaissances. De fait, lorsqu'un transfert métaphorique supplée à une absence de dénomination en empruntant un terme dans un champ sémantique connu, l'écart lexical ainsi produit peut engager un choc qui se répercute aussi bien sur la structure logique des énoncés que sur la référence du texte tout entier. L'intégration au lexique engage alors une cohérence nouvelle entre les trois niveaux de signifiante (mot/énoncé/discours) dans les interactions desquels émergent des significations nouvelles qui intègrent la référence à de nouvelles pratiques, à de nouveaux codes culturels, ainsi qu'une redéfinition des objets, de leurs relations et de leur domaine de légitimité.

L'analogie se présentant souvent sous une forme mathématique, celle de l'invariance d'un rapport du type « A est à B comme C est à D », le corpus de textes étudiés dans l'ouvrage accorde une importance particulière aux rôles et statuts de l'analogie en mathématiques afin « d'interroger une opérativité qui, à être trop souvent envisagée comme se suffisant à elle-même dans les sciences contemporaines ou dans les implications sociétales, risque de phagocyter le champ entier de la signification, et de masquer les conditions d'exercice de la raison » (p. 22).

Les contributions consacrées aux mathématiques explorent notamment les « analogies opératoires », en prenant en compte non seulement leurs possibilités heuristiques mais aussi les engagements ontologiques qui leur sont sous-jacents. Ces études mettent en

évidence des constructions de sens dynamiques, portées par la polysémie du langage : il peut s'agir de la capacité des mots de la langue naturelle à prendre un sens nouveau qui coexiste avec l'ancien, de l'analogie entre des figures géométriques, comme le cercle ou le carré du « calcul emblématique » dans la Chine ancienne (Alexeï Volkov, p. 61-97), ou encore de celles permises par les formules algébriques. L'étude des manières dont sont légitimés de tels transferts de significations peut cependant s'avérer particulièrement délicate tant les analogies qui structurent cette polysémie restent le plus souvent implicites. Par exemple, Henri Poincaré attribue à l'analogie non seulement une dimension heuristique proche de celle portée par l'intuition, mais aussi un enjeu ontologique qui fait de l'analogie la révélatrice de « l'harmonie interne du monde » (Michel Paty, p. 171-194). Poincaré reste cependant silencieux quant au caractère opératoire de l'analogie algébrique qu'il mobilise pourtant lui-même dans ses travaux d'*Analysis Situs* (Alain Herreman, p. 11-130).

En tant qu'elle constitue précisément la correspondance qui soutient l'anomalie sémantique que la métaphore cherche à introduire, l'analogie reste le plus souvent implicite. Deux contributions s'attachent à explorer les caractéristiques de la correspondance que la métaphore ne fait que suggérer : la première étudie les analogies constatées entre des lois fondamentales de différents domaines de la physique (Claude Comte, p. 195-236), la seconde analyse la « métaphore clandestine » transférant les caractéristiques d'une machine au domaine microscopique de la biologie moléculaire (Paul Bromberg, p. 283-307).

Souterraine, l'analogie reste souvent dans les non-dits et, bien qu'elle ne joue que localement, permet d'éluder les interrogations relatives à la pertinence des transferts qu'elle structure. Cette propriété de l'analogie d'ignorer les données ontologiques, au profit d'une stabilité opératoire à laquelle la diversité des interprétations possibles se trouve subordonnée, est particulièrement étudiée dans le cas des formalismes algébriques. Christian Houzel illustre ainsi la manière dont, sur le long terme, l'écriture algébrique a permis d'étendre des propriétés des nombres à de nouvelles entités comme les fonctions, tout en laissant en suspens l'interrogation sur la nature des signes utilisés (p. 97-111). Marie-José Durand-Richard questionne plus avant les articulations entre efficacité opératoire et significations en étudiant deux énoncés de « principes de transferts », à savoir celui de l'école algébrique anglaise de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et celui de la théorie des modèles, qui proposera un siècle plus tard l'étude des règles selon lesquelles une théorie peut être interprétée dans une autre (p. 131-171). L'évolution des statuts de l'analogie s'accompagne ici non seulement des évolutions des notions de vérité et de signification, des rapports entre un contenu et sa forme mais aussi des rapports entre algèbre et logique.

Les contributions relatives aux sciences de la vie abordent davantage les engagements ontologiques relatifs aux découpages du champ de la connaissance. Philippe Huneman développe la manière dont les analogies relèvent, pour Aristote, du problème ontologique de l'unité de l'être, et ont pour fonction dans l'histoire naturelle d'indiquer à la fois la division en plusieurs genres et une unité pour parcourir tous les genres (p. 31-61). Abordant l'histoire des maladies des plantes au XVII<sup>e</sup> siècle, Gilles Denis met lui aussi en avant le lien fort entre analogies et classements, envisagés comme deux aspects d'un même phénomène (p. 237-283).

Cet ouvrage collectif se présente comme une référence pour les études attentives aux écritures scientifiques. Le travail de synthèse présenté en introduction est particulièrement précieux pour les chercheurs ; son caractère programmatique dépasse les cas traités dans cet ouvrage et bénéficierait aux études sur les sciences humaines parmi lesquelles l'histoire des sciences elle-même.

Frédéric BRECHENMACHER

Paul RICŒUR, *Autour de la psychanalyse (Écrits et conférences 1)*, textes rassemblés et préparés par Catherine GOLDENSTEIN et Jean-Louis SCHLEGEL avec le concours de Mireille DELBRACCIO, prés. Jean-Louis SCHLEGEL, postf. Vinicio BUSACCHI, Paris, Le Seuil (La couleur des idées), 2008, 329 p., annexes, bibliogr.

Avec cet ouvrage, le fonds Ricœur met à la disposition du public des travaux qui, sur quarante ans, encadrent la référence centrale du débat ricœurien avec la psychanalyse, *De l'interprétation. Essai sur Freud*, de 1965. Ce sont des textes rares, publiés ou du moins composés pour une part en anglais, ou parus dans des versions réduites, encore qu'on en trouve les arguments ébauchés çà et là dans l'œuvre de Ricœur. Historiquement, leur mise en série montre que Ricœur ne fut pas seulement l'interlocuteur de Lacan ou des lacaniens (voir l'article de Michel Tort, « *De l'interprétation, ou la machine herméneutique* », *Les Temps modernes*, 1966, n° 21, p. 1461-1493 et 1629-1652, qui aura eu l'effet étonnant de diviser les contemporains en deux : ceux qui furent persuadés que Ricœur n'avait absolument rien compris à Lacan, et ceux qui pensèrent que si les thèses de Ricœur sur Freud étaient ainsi maltraitées, Lacan et les lacaniens devaient certainement avoir tort). Il fut tout autant l'interlocuteur de Jürgen Habermas, des lecteurs post-wittgensteiniens de Sigmund Freud (comme Michael Sherwood, bien oublié aujourd'hui), d'Adolf Grünbaum, d'Heinz Kohut ou de Pierra Aulagnier.

Cet élargissement de la perspective, bien mis en œuvre par le soin philologique porté à la présentation des différents essais, permet de reposer à nouveaux frais la lancinante question : la psychanalyse et l'herméneutique ont-elles quoi que ce soit à voir ? Oui, mais d'une manière assez détournée. Car ces essais ne feront en rien démordre ceux qui tiennent que la lecture de la psychanalyse par Ricœur est un contresens absolu du début à la fin. On leur rétorquera bien sûr, comme depuis quarante ans, que ce rejet de Ricœur a son principe dans les dogmes de la petite ou grande chapelle psychanalytique où émargent les uns ou les autres. Et pourtant, ces essais permettent de mieux cerner à quoi pourrait ressembler un jour une autre philosophie de la psychanalyse, voire d'autres philosophies de la psychanalyse à venir, parce que Ricœur n'y masque pas ses embarras, ni sans doute aussi les contradictions auxquelles l'accule le suivi rigoureux de son propre projet herméneutique et la question lancinante de la « pratique » de ce dont on parle si on veut en dire quelque chose de correct, qui donne le sens des concepts en fonction de leur usage concret. Car un tel usage, Ricœur ne l'a jamais eu, et la compréhension par les voies du « cercle » herméneutique ne cesse d'entrer en conflit dans ces pages avec la compréhension par et dans la pratique effective de la psychanalyse. Ce n'est pas rien,

et c'est surtout dans cette direction qu'on pourra sans doute un jour sortir de l'impasse dont Ricœur au fond a hérité de son maître Dalbiez, et qui est le fil rouge de la tradition de la critique théorique de la psychanalyse en France, de Politzer à Lacan ou Laplanche : oui, la méthode de Freud est intéressante (scientifiquement vraie, peut-être), mais ses conceptions théorico-philosophiques sont épouvantables, mâtinées de scientisme positiviste, de biologisme, etc. Il faudrait ainsi à Freud une rectification philosophique. Incontestablement, Ricœur s'inscrit dans cette tradition, qui mélange le respect pour la pratique des cures et la consternation devant leur formalisation, parsemée de métaphores inadéquates et de paralogismes forcés par le défaut récurrent d'une conceptualité adéquate. Mais *Autour de la psychanalyse* déplace aussi ce vieux débat français. Il fait un pas dans une autre direction, qui serait justement de se demander ce qui est contradictoire ou paradoxal de manière inhérente à la psychanalyse, parce qu'il n'y a pas de solution philosophique réellement supérieure aux embarras logiques ou conceptuels dont elle témoigne. Au fond, ce sur quoi bute l'annexion de la psychanalyse à l'herméneutique, dont doutent beaucoup de philosophes et la plupart des psychanalystes, c'est aussi ce sur quoi bute l'intégration ultime, ou sans reste, de la conceptualité freudienne à elle-même : la dimension économique et la dimension sémantique s'appellent l'une l'autre, mais à la fin c'est toujours pour se contredire. Or cette contradiction n'est pas vaine : elle dit quelque chose d'essentiel sur l'esprit, la culture (*Kultur*), le sens et le non-sens. Cette contradiction porte témoignage de l'intérêt du problème.

Ce pas de côté est bien réel, dans *Autour de la psychanalyse* ; il n'en reste pas moins timide, parfois seulement esquissé, tellement il serait au bout du compte incompatible avec l'ambition dialectique, intégrative, productrice de sens, qui résorbe asymptotiquement dans un soi narratif infiniment « ouvert » à peu près tout ce que lui a opposé Freud. Il est clair que si la psychanalyse n'est qu'une variante moderne de l'éternel « connais-toi toi-même », si l'idée de « soi » (*self*), à la Kohut pour faire moins hégélienne, est réputée inclure, malgré toute l'histoire et les vicissitudes qu'on veut, l'altérité la plus rebelle à son projet, alors le souci de clarifier la teneur des contradictions formelles et d'en déplier le système problématique chez Freud n'est plus qu'un « moment », voué au dépassement – bref, une péripétie du Sens. L'objection n'a rien d'original. Simplement, elle n'a jamais été surmontée (voir l'ouvrage récemment paru de Muriel Gilbert, *L'Identité narrative. Une reprise à partir de Freud de la pensée de Paul Ricœur*, Labor et Fides, Genève, 2001).

*Autour de la psychanalyse* réunit cinq types de travaux. Le plus consistant sur le plan de l'épistémologie est le premier : « La question de la preuve en psychanalyse ». Le plus incisif sur le plan de la critique informée des enjeux théoriques internes de la psychanalyse est le remarquable « Image et langage en psychanalyse », charge précise contre le lacanisme ultra-orthodoxe des années 1970. « Psychanalyse et art » communique subtilement avec ses thèmes ; d'ailleurs, Ricœur insiste sur la circulation des acceptions et des usages du *phantasieren* chez Freud (p. 82, 234), entre clinique et théorie de l'art, en montrant, du rêve au symptôme et à la sublimation, quelle sémiotique non langagière Freud mobilisait dans son œuvre, ses séries et ses figures. Non une linguistique, dit Ricœur, mais une « fantastique générale » (p. 124). Les remarques sur *Le Malaise dans la civilisation* sont aussi fort éclairantes. Ricœur y pense l'articulation entre le sémantique et l'économique de façon beaucoup plus substantielle, en pointant, cette fois avec Lacan,



que le malaise dans la culture, c'est le désir. Du coup, il est impossible de décanter, sauf idéalisation, la force et le sens, la pulsion et les représentations collectives, vu que tout se produit à leur point d'intersection, et dans l'expérience cardinale du malaise. C'est dans ces pages qu'on voit Ricœur au travail, pensant l'impossibilité de toute synthèse, l'impossibilité d'une réparation des « défauts philosophiques » de Freud qui n'en gâche pas l'apport et, pour finir, l'extériorité de la psychanalyse à l'herméneutique. Plusieurs essais sur le récit et la narrativité concluent enfin l'ensemble, dans l'esprit de *Temps et récit*, mais ils dérangent bien moins ; ou plutôt, ils illustrent encore une fois à quel point Ricœur, si lucide soit-il, si érudit et habile à découvrir la citation qui tue (oui, Freud a dit bien des choses qui semblent aller dans le sens de la lecture herméneutique), ne peut tout simplement pas envisager autre chose qu'un sens « au second degré », si j'ose dire, du non-sens, de la lacune, voire de la perte sèche.

Or cette impuissance spécifique, qui est en même temps la puissance de la démarche propre à l'herméneutique, rejaillit sur les détails et les articulations des arguments de Ricœur. Il est tout à fait frappant que l'idée même d'association libre (*Einfall*) n'apparaisse pas une seule fois dans ces pages. Si pourtant le souci de briser *ab initio* la continuité du sens se manifeste chez Freud, c'est quand même là ! Mais pour Ricœur, la méthode associative ne sera jamais qu'un premier temps, visant à restituer une continuité toujours plus profonde, plus accidentée, et donc plus réelle. C'est cependant sur ce point que les appels à faire réagir les analystes aux propositions de l'herméneutique, à ce qu'ils apportent leur connaissance interne de la pratique et la confrontent aux thèses de Ricœur sont les plus pressants. Mais la réponse est déjà bien connue. Il est curieux que Ricœur n'ait pu l'entendre. Car il y a, c'est vrai, des patients animés par une demande « existentielle » de sens et qui envisagent l'analyse comme le détour requis pour vivre une « vie examinée » conforme aux préceptes socratiques. Mais d'autres demandent à la cure précisément l'inverse : le soulagement du sens, de sa continuité, de l'autobiographie, bref, la possibilité d'éprouver à vif l'émerveillement du hasard dans la rencontre sexuelle, la surprise de l'éveil au lieu du rêve ou du cauchemar, l'absurde, même, à l'occasion, et non son pesant pansement de signification, de finitude et de destin. Ces patients-là n'ont pas en tête qu'on interprète leur vie, et Freud parle d'ailleurs plutôt d'interprétation des symptômes ou des fantasmes. Si l'analyse est analyse, et non synthèse, et encore moins « synthèse d'éléments hétérogènes » (p. 258), ce qu'est à la rigueur le récit de l'analyse, c'est parce que ladite synthèse, la laïcité radicale, ou mieux, le parti pris antithéologique de la psychanalyse la laisse évidemment ressurgir chez chacun comme elle lui plaira. Si un analysant au terme de son parcours a trouvé que sa vie possédait ou même méritait un sens (spirituel, esthétique, moral, que sais-je ?), grand bien lui fasse. Là-dessus, il n'y a rien à dire, analytiquement parlant. Mais sur l'inverse non plus. La psychanalyse n'apporte nul message à décrypter sur la bonne façon de vivre « après », laquelle, rétrospectivement, en justifierait la teneur ou les étapes. Une route, une fois déblayée à fond, peut laisser très perplexe sur le lieu où elle conduit. Ricœur conçoit ainsi, bien sûr, la possibilité-limite d'une « abdication de la prétention à maîtriser le sens » (p. 103) ; mais cette abdication reste au service du *self*, elle réduit juste l'auto-compréhension au statut d'« idée-limite ». Où est le gain ?

Un autre trait éloquent de ce malentendu est l'idée curieuse d'une valeur particulière à donner à la sincérité (*Redlichkeit*) dans la cure (p. 55). L'association libre manifeste-t-elle

donc quelque chose comme une vérité ultime ? Quand l'inconscient se trahit, est-ce le vrai qui émerge ? On doit plutôt en douter. Il suffit de se souvenir de Freud découvrant que « la jeune homosexuelle » a des rêves menteurs, pour comprendre que lorsque l'inconscient se trahit, il se trahit et comme vérité et comme mensonge, et que la règle fondamentale, si elle prescrit de « tout dire », ne prescrit justement pas de « dire toute la vérité ». Mais les bêtises qu'on lit de nos jours sur la prétendue filiation de la psychanalyse et des techniques de l'aveu ont rendu ces évidences inaudibles. C'est bien assez qu'un patient se retrouve tout surpris de découvrir qu'il y a plus de mensonges qu'il croyait dans sa plus pure sincérité et plus de vérité imprévue dans ses mensonges les plus noirs. Qu'il faille dire la vérité (et toute), comme certains patients le vivent, incontestablement, c'est au contraire un moyen sûr de repérer à qui, dans le transfert, ils ont affaire. Là encore, c'est affaire de circonstances et de personnes. La règle fondamentale n'a pas d'autre propos que d'en laisser à disposition une assez large gamme.

Mais c'est pourquoi aussi l'ignorance de l'usage des concepts freudiens dans leur contexte pratique banal aboutit assez souvent à projeter sur eux de grandes pré-interprétations (toujours à dialectiser et à résorber dans une unité supérieure), sans qu'on arrive vraiment à retrouver de quoi on parle. Les exemples sont innombrables et contrastent violemment avec la finesse des exégèses. Ainsi Ricœur tient-il pour évident que la notion de « compromis » est d'essence mécaniste (p. 40), de même celle d'« investissement » (p. 97), ce qui ne l'empêche d'ailleurs pas de mentionner l'image parfaitement sociologique et politique du « capitaliste » et de « l'entrepreneur du rêve ». Encore plus bizarre, la censure, les « instances » mêmes, n'ont plus la moindre valeur normative, au motif que l'opération typique de la censure, le caviardage, serait de nature quasi physique. En somme, tout ce qui est procédé ou procédure, de rhétorique comme de droit, est renvoyé à ce qu'en même temps Ricœur identifie très bien comme la métaphore de « mécanismes » psychiques chez Freud (p. 101). Mais qu'il s'agisse de mécanismes tout métaphoriques (ils ne font rigoureusement que ce pour quoi ils sont là, c'est tout dire !), cela ne l'arrête pas. L'inverse est aussi vrai : la « perlaboration » ne serait autre chose qu'une « narration continuée » (p. 62). On sursaute : que les séances soient revécues en rêve, que toutes sortes de déformation touchent son matériel, qu'il se mêle à la vie érotique de l'analysant et s'y pare de nouveaux accessoires, tout cela serait la narration qui continue ? La possibilité de faire un récit « un » des processus impliqués dans la perlaboration semble ici dangereusement confondue avec la preuve que perlaborer est un procès de sens « unitaire » qui poursuit par des détours considérables le projet du *self* et de sa reconnaissance.

C'est pourquoi le sommet spéculatif de l'ouvrage, qui consiste à penser la « narration » comme une « explication » au sens psychanalytique du terme (p. 63), est noyé dans les brumes dès sa formulation. On veut bien suivre Ricœur, au niveau des généralités, quand il affirme qu'un processus d'autocompréhension est renforcé plus qu'affaibli ou altéré dans son essence quand on peut y insérer des segments d'explications causales, et qu'il existe en psychanalyse des moyens non narratifs de preuve. C'est la doctrine de l'arc herméneutique : « expliquer plus pour comprendre mieux », et dépasser ainsi l'opposition entre comprendre et expliquer, qui hypostasie des méthodes contraires loin du concret où elles se mêlent.

Mais Freud, dans tout ça? Ricœur se livre à un examen serré de lectures wittgensteiniennes de Freud qui partagent sa conviction, selon laquelle « [...] le dernier mot sur la psychanalyse n'est pas prononcé dans ce que Freud dit de la psychanalyse, mais dans ce qu'il fait » (p. 76). Mais c'est pour rejeter l'idée que Freud se serait juste fourvoyé en substituant à des justifications par les raisons (justifications originales, qui étendent le sens des concepts psychologiques ordinaires) des explications par les causes, qui, elles, sont d'un scientisme radicalement erroné. Non – une fois compris les raisons des symptômes névrotiques, comme ce qu'on fait « sans en avoir conscience », l'inconscient étant par ce biais réduit en somme à un innocent adverbe, il reste à se poser la question : pourquoi, ce qu'on a de si bonnes raisons logiques de faire, le ferait-on « inconsciemment » plus que consciemment ? Et Ricœur a beau jeu de montrer qu'une théorie causale est requise, qu'on ne peut pas dissoudre le problème en faisant comme si Freud avait juste découvert un nouveau « jeu de langage », mais l'avait malencontreusement confondu avec des lois nouvelles du psychisme. Car interpréter un symptôme névrotique, ce n'est pas juste en fournir la raison ignorée, c'est arracher un certain fonctionnement mental (qui a ses raisons) de l'inconscient où il agissait à l'insu du sujet, et le rendre conscient. Il n'y a pas de sauvetage wittgensteinien de Freud, la causalité ne se laisse pas marginaliser, et « rationaliser » est avant tout un processus défensif, quelque chose à expliquer, et non quelque chose qui explique.

Que Ricœur insiste tant là-dessus se comprend : la psychanalyse est censée apporter sa pierre à la solution grandiose au *Methodenstreit* (expliquer vs comprendre) qui l'aura constamment occupé. Expliquer plus pour comprendre plus ? On est à mille lieux, en même temps, de ce que font les psychanalystes, ou de ce que le transfert et l'interprétation donnent à méditer. Et c'est ce qui laisse tout étonné dans ces essais : pas une fois Ricœur ne suppose que l'ambition freudienne pourrait avoir bien peu à voir avec l'espoir d'une solution métathéorique à ses propres embarras, tels que les perçoit le philosophe. Freud explique par des causes ou justifie par des raisons avec l'innocence de celui dont l'objet propre s'accommode parfaitement des deux, et parce que la psychanalyse est un peu moins qu'une psychologie scientifique expérimentale, un peu plus qu'une théorie morale, et certainement encore bien autre chose que les deux ensembles – éventuellement pas grand-chose de respectable. Cette conclusion ne doit pas être écartée. Effet du temps qui passe, du décalage des générations ? L'œuvre de Ricœur est parfois saluée comme celle qui aurait rendu sa dignité intellectuelle à la psychanalyse dans le champ philosophique. Mais cette dignité-là, la demandait-elle ? Elle dit certes beaucoup sur les idéaux de celui qui la lui confère, ou qui trouve que c'était une bien belle chose à faire, mais elle emporte en même temps avec un peu d'aveuglement les bricolages bizarres et culturellement ignobles dont la psychanalyse a le secret, quand elle rencontre des fous ou des névrosés, et qu'elle fait avec ce qu'ils disent. Ricœur, ainsi, paraîtra au lecteur sensible à son effort plus proche des problèmes cruciaux de la psychanalyse quand il note, en passant, que « la psychanalyse est concernée par le destin du fantasme » (p. 58). Par son destin, et non par sa simple « traversée », comme disait, un moment, Lacan – c'est-à-dire par la façon dont, de forme, il devient matériau, et, peut-être alors, se travaille.

Tamara CHAPLIN, *Turning on the Mind. French Philosophers on Television*, Chicago/London, The University of Chicago Press, 2007, 334 p., index.

Le travail de Tamara Chaplin remplit un vide dans les études sociologiques sur l'engagement médiatique des philosophes français: *Turning on the Mind* résulte de l'examen méthodique de l'ensemble des archives audiovisuelles de l'Institut national de l'audiovisuel consacrées à la philosophie. L'auteur commence par souligner le cas unique que constitue la présence répétée du discours philosophique à la télévision française durant la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle: aucune autre tradition télévisuelle n'offre d'éléments de comparaison. Son enquête permet de corriger la perception du milieu intellectuel français outre-Atlantique: « La couverture télé de grands enseignants tels que Gaston Bachelard, Georges Canguilhem, Jean Hyppolite et Vladimir Jankélévitch nous rappelle aussi que la philosophie française contemporaine a été davantage influencée par les institutions académiques françaises qu'unifiée autour des cadres spécifiques de maîtres à penser (Sartre, Foucault, Derrida, etc.) comme le pensent habituellement les audiences anglo-américaines » (p. 3). Ce regard étranger permet surtout d'avancer une thèse qui peut surprendre: « un échange philosophique substantiel *peut* avoir lieu sur le petit écran durant un temps limité » (p. 11). Ce jugement, étayé tout au long de son livre, va à l'encontre de l'opinion répandue au sujet de l'intrinsèque superficialité de l'expression télévisuelle qui justifie les anathèmes prononcés contre les penseurs qui s'y abaissent. L'un des mérites de ce livre est de retracer la genèse de ce dénigrement à partir du renversement des rapports entre le champ académique et le champ médiatique qui s'opère au cours des années 1970: « Dans les années 1970, l'impact à la fois intellectuel et commercial de ces activités [de promotion], particulièrement à la télé, est devenu de plus en plus controversé dans la mesure où en exerçant son propre système de sanctification intellectuelle, la télé a effectivement "produit" de nouveaux philosophes et créé et légitimé des formes compétitives de pensée philosophique » (p. 6). L'auteur s'engage ainsi dans une analyse historique de l'évolution des facteurs sociaux et technologiques de la mise en image de la philosophie qui les conjugue sans les confondre.

L'idée directrice est que les philosophes, en dépit des lieux communs sur la difficulté et l'austérité de leur discipline, sont en réalité, parmi les producteurs intellectuels, les mieux formés pour passer à l'écran: « [...] en raison de la nature performative de leur discipline, basée sur le dialogue socratique et enracinée dans une pratique orale incarnée, les philosophes sont en fait adaptés de manière unique aux exigences de la télévision » (p. 12). Il n'en reste pas moins que l'antique compétition dialectique entre le philosophe et le sophiste est aussi réactivée sur ce terrain et que c'est l'impossibilité, tout aussi ancienne, de discerner l'un de l'autre, dès lors qu'on s'en tient à la seule image, qui explique l'ambiguïté des rapports entre la télévision et la philosophie. L'auteur découpe l'évolution historique de ces rapports en quatre périodes: la première (1951-1968) correspond au monopole de l'Office de radiodiffusion télévision française (ORTF) et à sa mission « d'éduquer » la nation, la philosophie ayant alors vocation à fournir un enseignement moral et culturel mais se voyant refuser la parole sur les sujets politiques où elle risque de se faire subversive; la seconde (1969-1974) marque une phase de recherche pour inventer de nouveaux cadres, plus spécifiques, pour

transmettre l'activité philosophique ; la troisième (1975-1986) voit s'opérer la transition de cette orientation pédagogique vers la production de spectacles cultivés ; la dernière (1987-2000) correspond à l'explosion du paysage audiovisuel. L'auteur met en avant la résurgence d'ambitions en matière de contenu philosophique à contre-courant d'un mouvement de débâcle général où l'obsession de l'audimat conduit à formater toujours davantage les émissions aux attentes supposées du public, laissant peu de latitude pour requérir une attention soutenue de la part des téléspectateurs.

Pour introduire son lecteur à la compréhension de la configuration télévisuelle de la France d'après-guerre, Chaplin enchevêtre trois lignes d'analyse : celle du développement de la télévision et de sa démocratisation, celle de la tradition de la philosophie française moderne qui s'adresse à l'honnête homme, et celle des relations tendues entre l'État et les intellectuels au temps de la guerre Froide. Cette circonstance explique la sélection des philosophes ayant droit de cité à la télévision : présences répétées d'Albert Camus et de Raymond Aron, censure quasi complète de Jean-Paul Sartre. Mais la personnalité la plus marquante demeure Gaston Bachelard, dont le passage à la télévision, en 1961, recueille 83 % d'audience, score jamais égalé. Le philosophe de Bar-sur-Aube possède les attributs dont Chaplin relève la pertinence pour « passer à la télé » : « Il est *l'incarnation de la philosophie* – la philosophie signifiée. Sa figure âgée, sa barbe touffue, son front proéminent, le halo de ses cheveux blancs, ses yeux malicieux, et son aura de sagesse – tous si évocateurs de l'image classique du philosophe grec – confirment les craintes des intellectuels au sujet des pouvoirs séducteurs de la télévision. La caméra l'adore. Pas un mot de son travail n'est lu ni même évoqué, et pourtant le résultat est captivant » (p. 69). Il faut rappeler que Bachelard ne s'est risqué à la télévision qu'à la fin de sa carrière, quand son œuvre parlait déjà pour lui, et que ses interlocuteurs connaissaient tous son impressionnante réputation : une part de la séduction qui s'exerce relève justement du décalage entre la révérence qu'ils lui témoignent (Pierre Dumayet avait été son étudiant, par exemple) et la simplicité du personnage. À sa disparition et à celle de Camus, les éloges de Max-Pol Fouchet frappent par leur solennité : « De leur cadrage brutalement simple jusqu'au rythme soutenu et l'élégance de la langue, ces oraisons engagent une sensibilité radicalement différente tant des producteurs que du public. Ils illustrent une esthétique historiquement singulière de la diffusion et de la réception qui suppose un degré de concentration et de patience de la part de l'audience télévisuelle qui est aujourd'hui inimaginable » (p. 64).

Au-delà du cas remarquable de Bachelard, l'auteur analyse en détail la conjonction de facteurs qui rendait compatible alors les attentes du média et l'habitus des philosophes : « un tempo tempéré, une structure dialogique d'entretien, des impératifs pédagogiques et culturels, un style visuel intimiste, et des attentes élevées en matière de réception – la télévision française à ses débuts était particulièrement adaptée aux exigences de la pensée philosophique » (p. 78-79). Quarante ans après les faits, elle demande à Dumayet s'il pense possible d'apprendre la philosophie à la télévision. Il répond : « Je ne pense pas. Ce que l'on peut faire, en revanche, c'est donner une démonstration de cette manière de penser » (p. 83). Le déclin de l'émission *Lectures pour tous* (principale fenêtre sur la philosophie entre 1958 et 1968), qui passe de 50 % à 5 % d'audience, la chute s'accroissant surtout à partir de 1974 quand la seconde chaîne donne le choix au

télespectateur, montre les limites de cette stratégie prescriptive en matière de culture. Mais ce qui achève vraiment la période et marque la première grande inflexion, ce seront les événements de 1968 (les trois producteurs de l'émission comptant au nombre des grévistes). Chaplin rappelle comment la philosophie fut identifiée comme l'un des principaux ferments d'agitation et mise au pas à travers la loi Haby et la diminution drastique des postes dans le secondaire comme dans le supérieur.

Commence une période intéressante avec l'initiative de Nina Dreyfus de développer *L'Enseignement de la philosophie* (1964-1965) – elle fait converser Jean Hyppolite, Paul Ricœur, Georges Canguilhem, Michel Foucault et Alain Badiou – et les expérimentations d'*Un certain regard*. Bien que renouant avec un objectif clairement pédagogique, Nina Dreyfus renouvelle les codes car elle instaure la mise en scène de la pensée: « La télévision philosophique propose aux étudiants une double tâche: premièrement, comprendre le discours philosophique et, deuxièmement, analyser l'image » (p. 111). Le retour d'une émission de promotion littéraire sur le petit écran, *Apostrophe*, semble aussi renouer avec l'ambition de *Lectures pour tous*, tout en faisant évoluer le dispositif. C'est pourtant dans ce cadre apparemment classique que se produit, le 27 mai 1977, une rupture majeure avec l'émission consacrée aux « nouveaux philosophes »: « Alors que Sartre, Bachelard, et Foucault était reconnu en tant que philosophes antérieurement à leur apparition à la télévision, on peut affirmer avec vraisemblance que Lévy a été produit en tant que philosophe par les médias, plus particulièrement par la télévision » (p. 157). Cela provoque la prise de conscience par les intellectuels d'un bouleversement des rapports symboliques entre leurs champs et la sphère médiatique: « Un résultat majeur de l'excitation médiatique entourant les Nouveaux Philosophes fut le lien établi entre leur manière hâtive et floue de philosopher et la perception de la télévision comme étant nécessairement superficielle » (p. 157). Cet événement n'est cependant que le révélateur d'une crise profonde qui affectait déjà l'ambition des producteurs de conjuguer l'expérimentation télévisuelle avec une pensée philosophique: des programmes sont encore produits (*Interrogations, Les Idées et les hommes*), mais avec des prétentions moindres et une inventivité faible. Seule une émission qui n'est pas étiquetée « philosophique », mais qui laisse en revanche toute latitude à son invité, offre une image de la pensée: *Tribune Libre*. Ce n'est pas tant la durée ou la capacité à se rendre visible qui fait donc défaut à la philosophie quand elle passe à la télévision, que la maîtrise inventive (capable de s'emparer du dispositif technologique) du temps et de l'image.

Pour finir, l'auteur s'attarde sur la tentative à contre-courant d'Yves Jaigu de produire une émission de haute qualité culturelle au moment où le paysage télévisuel est bouleversé par la privatisation et l'augmentation du nombre de chaînes. *Océaniques* aura consacré un bon nombre d'émissions à Emmanuel Lévinas, Simone Weil, Louis Althusser, Michel Foucault, Jacques Lacan, Roland Barthes, Umberto Eco, Carl Gustav Jung et Martin Heidegger. Huit autres programmes plus ou moins liés à la philosophie seront lancés et échoueront à se faire une place au cours des années 1990. Tous essayent de rendre leur sujet attrayant, convivial (« café philo »), en résonance avec l'air du temps. Reposant à Jaigu la même question qu'à Dumayet, elle s'entend répondre: « Vous pouvez voir ce que cela signifie *de faire* de la philosophie à la télévision, plutôt que de parler sur la philosophie » (p. 225).

*Turning on the Mind* présente un portrait vivant des évolutions corrélées des champs philosophique et médiatique. Pièces à l'appui, Tamara Chaplin insiste sur la singularité de la présence persistante de la philosophie à la télévision française durant un demi-siècle, et sur ses réussites. Celles-ci sont marquées, selon elle, davantage par le fait que ces émissions sont *mémorables* et peuvent être *revues avec intérêt* plutôt que par leur performance immédiate en termes d'audience. Elle souligne qu'elles eurent toutes pour condition que la parole et l'image soient libres d'exprimer une idée sans être parasitée par un dispositif qui les rend triviales.

Vincent BONTEMS